

5 cts - NUMERO DE 24 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 10
MONTREAL, 7 AOUT 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

DANS LES FLEURS



SYLPHIE OU FEMME.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

FOIRIER, BESETTE & CIE, Éditeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 7 AOÛT 1897

BOUQUET DE PENSÉES

Un homme qui, avec sa brosse, vient de faire tomber le dernier cheveu qui lui restait, doit regretter avec amertume le temps où il donnait quinze centins au barbier pour une coupe.

x

Une femme doit attendre qu'elle soit demandée pour se pouvoir marier. Elle n'a pas voix au chapitre jusqu'après la cérémonie, mais elle apprend bien vite à rattrapper le temps perdu.

x

Le monsieur qui, arrivant à la station avec deux minutes de retard, voit partir le train à pleine vapeur, ne goûte aucunement le proverbe qui dit : Mieux vaut tard que jamais.

x

Quand une femme est arrivée à convaincre son mari qu'il fait tout à sa guise, c'est un jeu d'enfant pour elle de le gouverner complètement.

x

Un homme doit dire ce qu'il pense ; c'est vrai. Mais en beaucoup d'occasions il est plus prudent qu'il garde ses pensées pour lui-même.

x

Combien de fois un homme qui se considère comme un ours ne découvre-t-il pas qu'il n'est qu'un simple lapin.

x

Celui qui essaie de noyer son chagrin en buvant trouve qu'il peut nager.
UN SOLITAIRE.

FINANCES FÉMININES



Madame.—Tu sais, Emile, le vase de Sèvres que j'ai acheté hier et que j'ai payé vingt piastres ? Eh bien, ce matin, le marchand en a réduit le prix ! Dix piastres seulement.

Monsieur.—Alors tu te trouve avoir perdu dix piastres pour ne pas avoir attendu un peu.

Madame (triumphante).—Cinq piastres seulement ! Je suis sortie, ce matin, et j'en ai vite acheté un autre. A dix piastres chaque cela fait une moyenne de quinze piastres, je pense.



Freddie.—Dis, maman, est-ce que les grosses personnes, quand elles meurent, elles font aussi des âges ?

La maman.—Mais, certainement. Pourquoi dis-tu cela ?

Freddie.—Dame, c'est que le bon Dieu aura du plaisir quand ma tante Suzanne sera morte et qu'il lui apprendra à voler.

TRÈS FACILE À FAIRE

La vieille dame charitable.—Tiens, ma petite, voici un bon morceau de pain, il est un peu dur parce qu'il a deux ou trois jours, mais dis à ta maman qu'avec 2 ou 3 œufs frais, une pinte de lait, une tasse de sucre, du bon beurre et de la muscade, elle peut en faire un excellent pudding.

PROPOS D'AMIES

Madame Nezcourt.—Mon mari a toujours été un grand admirateur de la beauté.

Madame Finelame.—Pauvre amie ! Alors vous devez souvent être jalouse

QUAND ELLE REVIENDRAIT

La dame en visite.—J'ai vu ta maman entrer chez la voisine au moment où je traversais la rue. Quand doit-elle revenir.

Le petit garçon.—Elle a dit qu'elle reviendrait aussitôt que vous seriez partie.

SON DÉSIR

Le tramp Batlaflomme.—Ce que j'aurais aimé être somnambule !

Le tramp Vaspasvite.—Pourquoi ça ?

Le tramp Batlaflomme.—Cela m'épargnerait bien des fatigues. Je marcherais en dormant.

JOIE EXTRÊME

Isaac.—Chamais che n'ai eu blus te blaiser gu'en foyant sourire Mlle Repecca.

Jacob.—Pah ! Et bourgeois ça ?

Isaac.—Sa poche n'est gu'un morceau t'or arraché avec tes dents.

ÇA DOIT ÊTRE ÇA

La maman.—Allons, Freddie, qui te rends donc si agité ?

Freddie.—Ça doit être parce que je suis obligé de rester si longtemps tranquille.

C'est un signe de médiocrité d'esprit, que d'être incapable d'enthousiasme.

DESCARTES.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXVI

LE CYDNUS

Sous l'azur triomphal, au soleil qui flamboie,
La trirème d'argent blanchit le fleuve noir,
Et son sillage y laisse un parfum d'encensoir
Avec des chants de flûte et des frissons de soie.

A la proue éclatante où l'épervier s'éploie,
Hors de son dais royal se penchant pour mieux voir,
Cléopâtre, debout dans la splendeur du soir,
Semble un grand oiseau d'or qui guette au loin sa proie.

Voici Tarse où l'attend le guerrier désarmé ;
Et la brune Lagide ouvre dans l'air charmé
Ses bras d'ambre où la pourpre a mis des reflets roses ;

Et ses yeux n'ont pas vu, présages de son sort,
Auprès d'elle, effeuillant sur l'eau sombre des roses,
Les doux Enfants divins : le Désir et la Mort.

J. M. DE HÉREDIA.

I DON'T UNDERSTAND!

Je ne suis pas allé à Londres pour le jubilé de Sa Majesté, mais j'y suis allé il y a tantôt cinq ans, avec ce bon Siraudin et je puis vous narrer un épisode de ce mémorable voyage :

« Siraudin — c'est lui, qui le premier m'a mis cette vérité indéniable en tête — ne croyait pas à la langue anglaise.

LA LEÇON DE FREDDIE



Le professeur. — Et maintenant, Freddie, que nous avons les noms de deux oiseaux dont le plumage est barré : la bécassine et la caille, pourrais-tu m'en citer un troisième ?

Freddie. — Certainement, monsieur : il y a l'oiseau de pénitencier.

« — Et la preuve, me disait Siraudin, que ces gens là le font exprès, c'est que dernièrement, à un précédent voyage, j'ai eu besoin de parchemin, je ne sais plus pourquoi !

« Me voilà entrant chez tous les papetiers de Londres et demandant :

« — Une feuille de parchemin, je vous prie !

« Et tous les papetiers de me regarder avec surprise et de me répondre invariablement le fameux :

« — *I don't understand!*

« Qui est évidemment le cri de guerre de la nation !

« Je devenais enragé !

« — Du parchemin ! du parchemin ! beuglais-je aux oreilles des entêtés boutiquiers, c'est cependant bien clair : par-che-min !

« Enfin, je rencontrai dans une rue un de mes amis qui habite Londres depuis plusieurs années et qui a ou la faiblesse d'apprendre la langue de notre confrère Shakespeare ; j'ai raconté mon cas.

« — Oh ! me dit-il en riant, c'est que vous prononcez mal ; ce n'est pas "parchemin" qu'il faut dire, c'est "parchemino" !

« Entre parchemin et parchemino, vous voyez la différence !

« Et, en effet, cette fois je m'adressai au premier papetier venu :

« — Une feuille de "parchemino," s'il vous plaît !

« Et immédiatement il me remit la feuille de parchemin que j'avais tant demandée.

« Je lui dis :

« — Alors, si j'avais "articulé parchemin" seulement, vous ne m'auriez pas compris !

« Il me regarda avec étonnement, puis :

« — *I don't understand!* »

ERNEST BLUM.

PAUVRE, MAIS INGÉNIEUX



Monsieur Smith. — Pourquoi donc avez-vous mis un miroir sur la tombe de votre femme ?

Monsieur Durand. — C'est parce que nos voisins ont un si superbe monument qu'il écrase complètement celui de ma femme. Aussi, comme je n'ai pas les moyens d'en construire un pareil, j'ai pensé à donner la satisfaction à la pauvre défunte, d'en avoir au moins la réflexion.

PAL DE DANGER

Le professeur. — Malheureux enfant, si votre pauvre père entendait parler de votre conduite, ses cheveux en deviendraient blancs.

L'élève. — Pas de danger, m'sieu, y a longtemps qu'il n'en a plus un seul sur la tête.

ON N'AVAIT PRÉVENU

Le docteur. — Voilà le moment critique franchi, monsieur Gendre : madame votre belle mère va rapidement revenir à la santé.

Mr Gendre (sèchement). — On m'avait bien dit de ne jamais vous faire appeler si j'avais un malade dans ma famille.

CE QU'IL FERAIT

Bouleau. — Et le n'est pas seulement une très jolie fille, mon cher, mais on dit qu'elle possède une fortune, bien à elle, évaluée à £200,000. Quo feriez-vous si vous aviez une femme comme ça ?

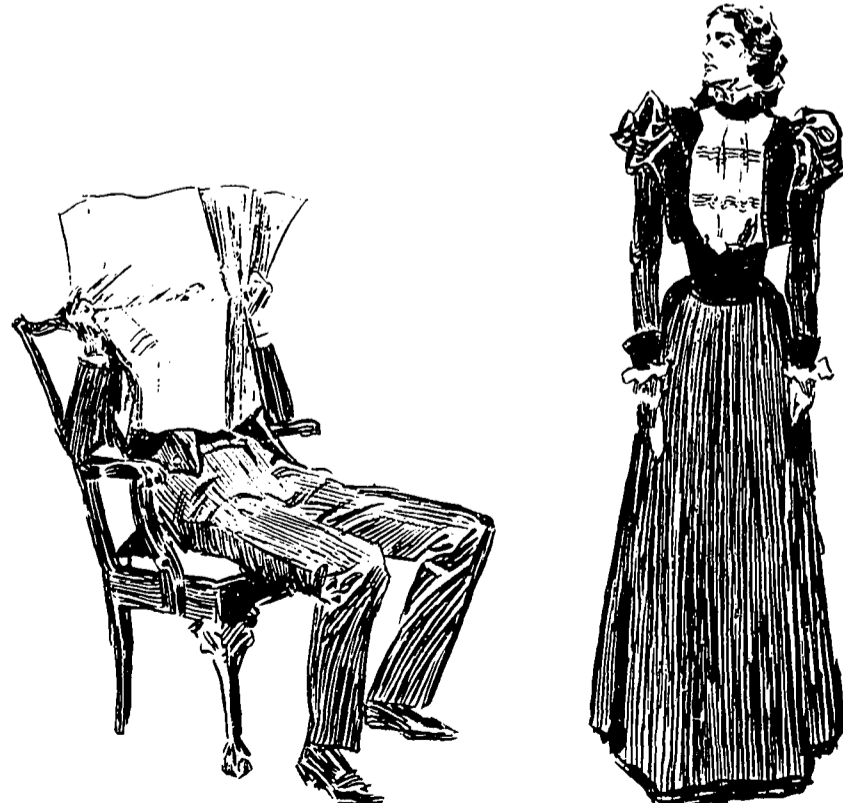
Bouleau. — Rien.

LA RAISON

Monsieur. — Vraiment, c'est épouvantable d'être toujours de mauvaise humeur comme tu l'es. Regarde donc madame Vincent, toujours de bonne humeur, c'est la vraie image de la joie, que n'es-tu comme cela !

Madame. — Tu oublies sans doute que madame Vincent est vouée.

C'ÉTAIT DONC CELA



Lui. — Quand je t'ai épousé, tu n'avais pas un sou.
Elle. — Pas un sou ! Mais ma figure était ma fortune.
Lui. — C'est donc cela quand on dit que l'argent parle !

LA MORT IGNOMINIEUSE



Le vieux coq (esprit) — Dire, que... pendant dix ans... à force de stratagèmes... je me suis tenu le cou... éloigné du couteau... pour me le faire... écraser et... casser... par une affaire... comme ça...

BATAILLE DE FLEURS

A Nice, le long de la palissade qui, sur la promenade des Anglais, clôturait le cours déjà bruyant de la fête des fleurs, le jeune romancier Francis Donnel flânait, pénétré de la fraîcheur proche d'une mer de lazulite, baignée d'une brume légère opalisée de soleil. Il se félicitait d'avoir quitté Paris aux premières défaillances et d'être venu s'aviver l'imagination, se refaire des sensations, dans l'enchantement de ce printemps du Midi. Devant la dépense, dans un scrupule d'absorber le gain de son hiver en une villégiature égoïste, tandis que la maman et les deux petites sœurs lésineraient sur tout dans leur modeste cinquième de la rue de Grenelle, il avait longtemps hésité. Mère et sœurs lui affirmaient qu'on vivait là-bas de soleil et de macaroni, qu'on dormait sur le seuil de marbre des palais. Et, de tous ces mirages dont elles voulaient l'éblouir, attendri, il dégageait seulement leur désir de le voir se reposer, se renouveler et se distraire. Surmené par un excès de travail, énérvé d'une tendresse sans espoir, sentant la nécessité de durer et de se ménager, lui qui était leur seul protecteur depuis la mort de son père, il céda enfin à leurs instances : il partit, mais le cœur serré de ne pouvoir emmener tout son monde. Et voici que tout se passait presque aussi féeriquement que l'imaginaient sa mère et ses petites sœurs. Il avait voyagé avec sa passe de journaliste et, dans une rue voisine de la jetée promenade, il avait, à bas prix, trouvé une petite chambre nichée dans les rosiers. Dès le lendemain de l'arrivée, dans une joie de renouveau, il écrivait conte sur conte, noircissait page sur page, sans effort, sans tension, sans souvenirs lancinants de cette miss Elsa, trop jolie, trop frivole et trop riche, qui, tout l'hiver, au bal, l'avait troublé de son flirt.

Un grand mois écoulé dans cette fête de ciel bleu, c'était encore avec une joie paisible d'enfant, qu'il regardait passer les mondaines en guimpes claires qui se hâtaient vers les tribunes. Les fleurs qu'elles tenaient à brassées dans leurs longs gants plissés jetaient dans l'air, au passage,

DEVINETTE



Mais, on peut bien être passé le petit Jacques, qui était là, il n'y a pas une minute ?

une senteur enivrante et trop molle de tendresse et de délices charnelles. Mais venue de l'infini, saine, âcre et fortifiante, la brise marine balayait largement ces effluves terrestres.

Francis philosophait sur cette foule élégante qui, pour se lancer des bouquets au visage, s'entassait coude à coude, entre des cloisons mal rabotées, sous des toiles étouffantes masquant la splendeur de l'espace. N'avait-il pas, lui, gratis, le seul vrai beau spectacle ? Il passait et repassait devant les guichets d'entrée, non seulement sans regrets de son économie, mais souriant à l'idée que ce séjour à Nice, loin de grever son budget, lui permettrait, au contraire, de rapporter un petit pécule inespéré, produit de son surcroît de travail si facile. Il la portait sur lui, cette petite somme, comme un fétiche, et ce n'étaient pourtant que sept louis cachés dans la ceinture de soie faite par les petites sœurs. Non pour se prémunir contre la tentation de suivre les guimpes claires, mais dans une satisfaction de bon fils et de bon frère qu'il était demeuré en toutes fréquentations, il se ressassait ses chers projets : — " Un louis pour un " service de table, une nappe et douze serviettes en toile bise, à broderies " russes, rouges et bleues ; un autre louis pour une cage et deux perruches " inséparables dont raffolaient les petites sœurs sans jamais oser le dire, " et tout le reste pour un manteau d'hiver à sa maman, un manteau " chaud, ouaté, moelleux, car rotone, doublé de faux petit- " gris et datant de vingt ans, était trop passée de mode et trop minable, " pauvre mère ! " — Et il imaginait la fête du retour, les quatre couverts mis sur la nappe toute neuve, à broderies rouges et bleues, la volière tout près, le gazouillis des perruches et le babil des petites sœurs. Il souriait à ce rêve intime, quand une voix, délicatement claire, une voix de clochettes d'argent, exclama derrière lui :

— Monsieur Francis !... Oh ! le hasard joli !

En même temps, un effleurement de tige lui chatouillant l'oreille, le jeune homme se retourna :

— Comment, vous, miss Elsa !... Oh ! chère miss Elsa !

Et, en face de ce visage de fleur souriant parmi ces fleurs, devant cette chevelure d'aurore sous le soleil, près de cette jeune fille de rose et de blancheur dans l'envolée nuageuse de ses gazes blanches et roses, Francis fut ressaisi de délicieux battements de cœur, de cette griserie subtile glissée en tout son être aux flirts aigus de l'hiver.

— Oh ! le hasard joli ! répétait miss Elsa avec cet accent d'outre-mer qui lui faisait la bouche si mignonne.

Et, posant sa main fine sur la manche du jeune homme, elle pria :

— Mon père a la migraine... vous prendrez son ticket. Venez vite, venez avec mon cousin Gib et moi.

Francis aperçut alors un grand beau garçon blond, comme elle chargée de mimosas, de lilas, d'œillets et de narcisses. Fiévreusement, miss Elsa fit la présentation et plus fiévreusement les entraîna tous deux dans le sillage odorant de ses tulles. Les tickets contrôlés, la jeune fille se glissa prestement jusqu'à ses chaises réservées : deux au premier rang, l'autre derrière.

— Vous devant et près de moi, dit elle à Francis, sans prendre le temps de s'asseoir ; nous causerons et je serai heureuse... Oh ! tout à fait ! Gib restera derrière, lui ; il sera très content... et s'il n'est pas content, ça ne fait rien du tout. Maintenant vite, Gib, très vite, passe moi toutes les gerbes... voici les Mackinson qui viennent dans leur landau... Je veux jeter des fleurs !

La voiture approchant, il y eut des saluts, des rires, des appels ; puis ce fut une volée de fleurs dans l'air, une neige odorante, un effeuillage de pétales et d'étamines d'or. Fiévreuse, frémissante, enivrée, Elsa saisissait les lilas, les œillets, les violettes, les roses à pleines mains, les lançait, en prodigue, étourdiement, follement. Aux ripostes, elle fermait les yeux sous l'avalanche, telle qu'une frêle et craintive baigneuse que ses compagnes éclabousseraient d'écume. Le landau loin, l'ondée de fleurs passée, elle se tourna vers Francis, constatant dans une moue amusée :

— J'ai tout jeté en une fois... je n'ai plus rien !

Et, fiévreuse toujours, montrant ses petites mains vides :

— Voici la calèche des Stub... il faut que je jette aussi beaucoup de fleurs aux Stub... Oh ! Francis, my dear, procurez-moi des fleurs, tout de suite, je vous prie.

Un gamin, épiant sa détresse, glissa entre les voitures et haussa jusqu'à elle une corbeille d'anémones et de bruyères de l'Estérel. Elle eut un cri de joie enfantine :

CÉLIBATAIRE vs HOMME MARIÉ



Ils étaient rivaux autrefois.

—Merci, boy !... Oh ! good boy !... Francis, donnez vite de l'argent au boy, tout l'argent qu'il voudra !

Elle lui dit cela naturellement, ainsi qu'elle l'eût dit à son père ou à Gib, sans la moindre conscience d'une indiscretion. Et la calèche des Stub à portée, ce fut courbé sous une averse de fleurs que Francis demanda au gamin :

—Combien cette corbeille ?

—Vingt francs ! fit le petit, enhardi par le cri de miss Elsa.

Francis jugea inutile de marchander alors que les anémones du gamin volaient déjà à toutes les brises. Il mit une main un peu tremblante à sa ceinture de soie et en retira un de ses pauvres sept louis, songeant avec un gros soupir et dans un court accès de mélancolie :

—C'est la petite nappe russe, à broderies rouges et bleues, qui s'en va d'un seul coup !

Le gamin disparu, il se redressa et, se retrouvant dans le frôlement cajoleur des jupes de miss Elsa, à la voir animée, souriante, heureuse et si jolie, le délicieux battement de cœur, la griserie subtile le ressaisirent. Puis la calèche des Stub les dépassant, avec une moue fâchée, elle fit reproche à Francis :

—Oh ! my dear, il fallait prendre plus de fleurs... Je n'en ai plus et voici les Mackinson qui reviennent !

Et comme le gamin, ravi de sa première aubaine et flairant la faiblesse du jeune homme près de cette belle demoiselle, reparaisait avec une autre corbeille, elle se pencha, la prit et commanda :

—Encore des fleurs, boy ! Apporte encore, toujours, autant que tu en auras...

Et, contre le landau, elle couvrait le feu d'une mitraille de mimosas, tandis que, d'une main plus tremblante, plus longuement et plus gauchement encore, Francis tirait un second louis de sa ceinture de soie. Il se dit, le cœur serré :

—Cette fois, ce sont les petites perruches qui prennent leur volé !

Et, regardant autour de lui, il lui sembla soudain que toutes ces jeunes femmes blanches, bleues, roses et mauves, aux senteurs capiteuses montant des jonchées printanières, devenaient folles, possédées d'une frénésie de perdre ou de gaspiller, et que ce n'étaient plus des pétales et des étamines, mais des pièces d'argent et des pièces d'or qu'elles lançaient en l'air et qui retombaient dans la poussière, sous les roues des voitures et sous les pieds des chevaux. Puis les yeux du jeune homme s'abaissèrent sur les petites mains blanches et fines de miss Elsa qui, nerveuses, prenaient, prenaient, prenaient les fleurs dans la corbeille. Et ces petites mains blanches lui parurent méchantes tout à coup, prêtes à venir sur lui et à le griffer peut-être si elles ne trouvaient plus de fleurs dans la corbeille. Et, de nouveau, le gamin surgissait avec deux autres corbeilles, Francis pensa tout brusquement que ce n'était plus la nappe à broderies rouges et bleues qui s'en allait, ni les petites perruches qui reprenaient leur vol, mais que c'était le bon manteau d'hiver, le manteau tant attendu par sa pauvre maman qu'allaient saisir, déchirer et jeter à tous les vents les mignons doigts avides et nerveux de miss Elle. Cela lui retourna le cœur.

Au moment où elle avançait le bras vers les corbeilles, il lui étreignit les doigts brutalement, la forçant à le fixer. Elle fut surprise de la tristesse profonde des grands yeux du jeune homme, mais, ne comprenant pas, ne trouva rien à dire. Lui l'enveloppait, comme pour la dernière fois, d'un regard de tendresse et de regrets infinis, et, bien que par saccades, il lui dit doucement, le plus doucement qu'il put :

—Miss Elsa, voulez-vous me permettre de laisser ma place auprès de vous... à votre cousin (Gib) ?

Elle balbutia, émue :

—Pourquoi céder la place à Gib ? Pourquoi donc ?

Francis fit appel à toute son énergie et reprit simplement, mais très vite, pour avoir la force d'achever sa phrase :

—Parce que... je n'ai pas assez d'argent pour payer toutes ces fleurs.

Il y eut dans les yeux de miss Elsa un effarement, un trouble, puis ensuite une douceur attristée qui ne se précisa pas. Elle fit réellement effort pour réfléchir, pour retenir une pensée plus grave qui la fuyait. Mais tout cela était trop lourd et trop sérieux pour sa petite tête d'oiselle étourdie et futile. Et ainsi que dans l'oppression d'une contrariété, dans le malaise d'un incident désagréable, elle murmura d'une voix dépitée :

—Oh ! que c'est ennuyeux !... Combien c'est ennuyeux !

Et, déjà distraite par un cliquetis de gourmettes, elle regardait ailleurs, le trouble de ses yeux bleus s'effaçant presque insensiblement. Une volée de jasmin tombant sur elle en rosée parfumée l'affola, l'enivra, et elle s'exclama d'une voix frémissante :

—Les Stub !... Oh ! déjà les Stub qui reviennent !

Inquiet, son regard alla des yeux de Francis à la corbeille vide. Elle se rappela ce qu'il venait de dire et elle parut, sinon concevoir, du moins pressentir un instant

NOS ENFANTS



—Malheur ! Il m'a tout pris ! mon emploi de circur ; le cœur de Lucie, tout ! Et il se moque de moi parce qu'il est joli garçon. Il faut que cela cesse et cela cessera.

tout ce que ce brave aveu contenait d'espoirs perdus et tout ce qu'il mettait d'infranchissable entre eux. Ce ne fut qu'une lueur. Elle eut un soupir résigné :

—Eh bien oui, oui... *alors*, cédez votre place à Gib ! Et vous, Gib, vite, vite, payez les corbeilles du boy ! Voici, voici les Stub !

Et pendant que Gib, plié à ses caprices et sachant que tôt ou tard son tour revenait toujours, passait au premier rang, Francis, sans que miss Elsa prit le temps de se retourner, regagna lentement la plage.

Certain que sa pauvre maman aurait le manteau tout de même, encore enfiévré du frôlement de toutes ces gazes nuageuses, il se livrait à la souvenance berceuse de miss Elsa. Et il lui semblait à présent que la brise, en une saute imprévue, ne venait plus de l'infini, âcre, saine et fortifiante, mais qu'elle souillait de la terre en printemps, des collines d'orangers, et que lourde, amollie d'effluves de tendresses et de délices charnelles, elle était maintenant moins bonne à respirer...

CHARLES FOLEY.

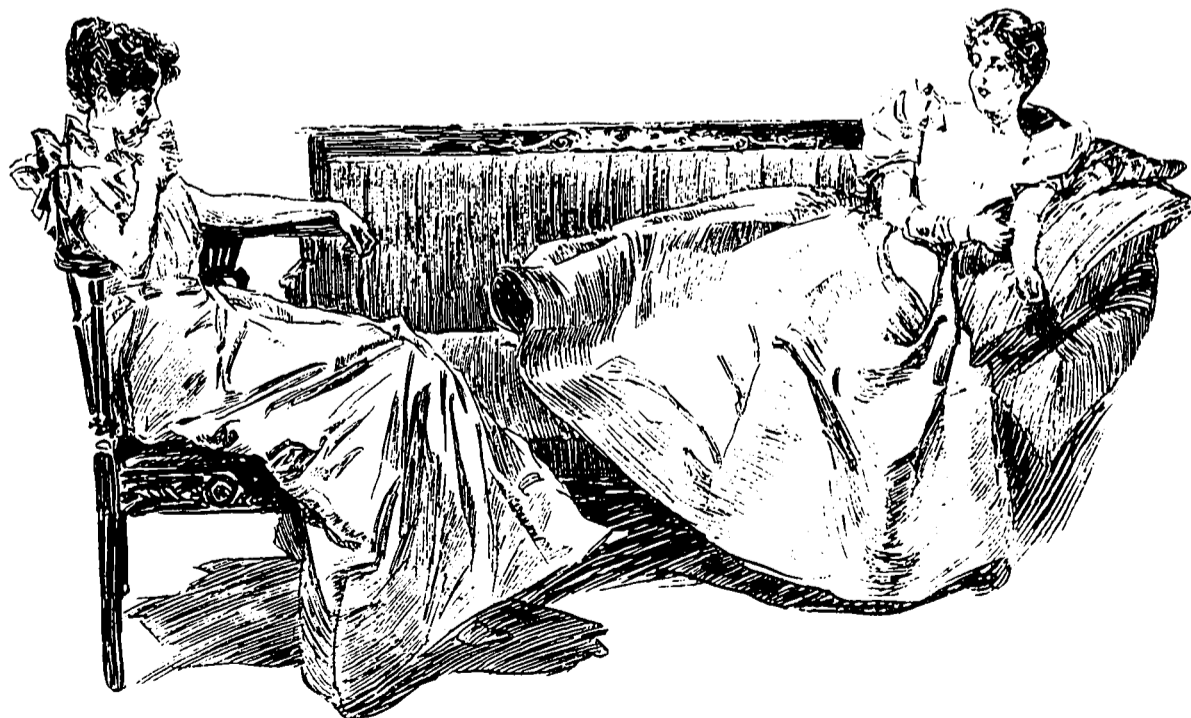
LE PLUS GRANDE ERREUR DE SA VIE

Bouleau. — Sais tu, Rouleau, qu'elle a été la plus grande erreur de ma vie ?

Rouleau. — D'être né, je suppose !

Le désordre du système nerveux ou un grand chagrin, sont souvent une des causes pour lesquelles les cheveux blanchissent ou tombent. Contre-carrez cela et ramenez leur couleur avec le Rénovateur des Cheveux, de Hall.

CE QU'ON APPELLE UNE BONNE AMIE



Maud. — C'est bien étrange qu'il se soit suicidé parce que vous l'avez refusé !

Exilda. — Etrange, peut-être ! mais néanmoins c'est vrai.

Maud (sortant d'une profonde réflexion). — Peut-être avait-il peur que vous ne changiez d'idée ?

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

(Voir l'annonce)

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LA PÊCHE DU THON DANS LA MÉDITERRANÉE.

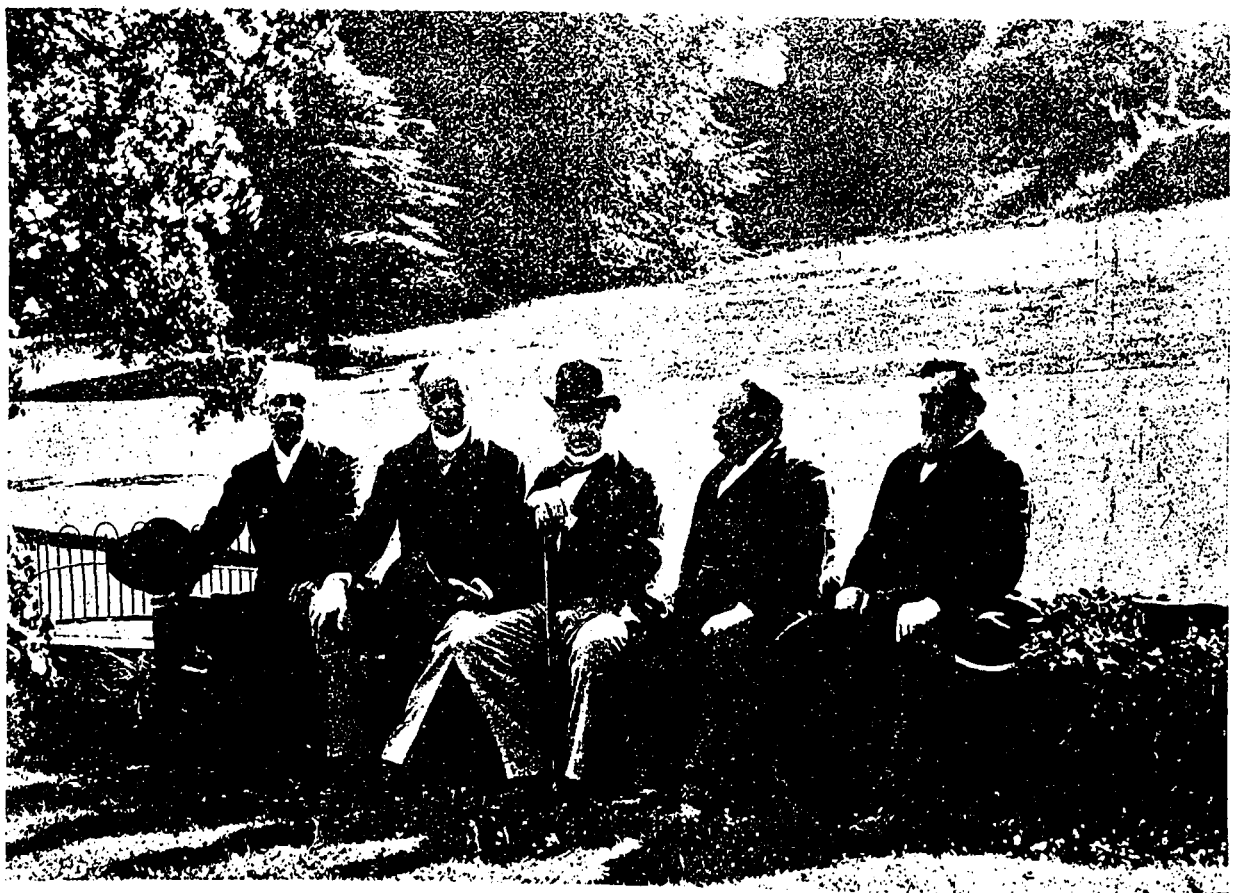
TOUT le monde connaît ce superbe poisson qu'est le thon, mais combien peu savent l'endroit où il se pêche et la façon dont on procède à cette opération.

C'est dans la Méditerranée, sur les côtes de France et d'Italie, que ce migrateur est, à des époques parfaitement réglées, attendu par toute une population de pêcheurs, dont il est le principal pourvoyeur.

Le matériel exigé pour la pêche du thon est assez considérable, les *madragues* — c'est le nom donné aux séries de forts filets employés sur les côtes de Provence — atteignent souvent le prix de 100,000 francs et appartiennent à des syndicats.

Formées de plusieurs kilomètres de très forts filets soutenus de distance en distance par des piquets allant assez loin en mer, elles barrent la route, toujours la même, suivie par les thons, parallèlement au rivage. Disposées en une sorte de labyrinthe, elles conduisent le poisson dans un grand espace ou "chambre de mort" que l'on peut refermer derrière lui.

Une fois engagés le long des filets, les thons iront jusqu'au bout, le longeant dans tous ses détours et toujours du même côté.



Sir Louisa Davis

Sir Wilfrid Laurier

Mr Gladstone

Mr G. H. Reid

Mr R. J. Seddon

MR GLADSTONE ET LES PREMIERS COLONIAUX.

L'installation d'une madraque est complétée par plusieurs observatoires élevés, placés, tant en terre ferme qu'en pleine mer, sur un trépied formé de hautes perches. Au signal donné par les guetteurs qui ont vu s'engager dans les filets une bande de thons, de longues embarcations, très chargées de pêcheurs, suivent le poisson qu'elles effrayent et dont elles accélèrent le mouvement en avant jusqu'à la chambre de mort, généralement de forme carrée et dont nous représentons l'aspect dans notre dessin. Elles se rangent sur les quatre faces de ce bassin et hâlent l'énorme filet en formant le fond, commençant, pour couper la retraite au poisson, par le côté de l'entrée.

C'est une manœuvre pénible et longue, le filet étant profond et son étendue atteignant quelquefois plusieurs milliers de mètres carrés.

L'espace libre commence à se resserrer, le poisson fait des efforts désordonnés pour échapper au sort qui le menace et sa présence se manifeste par des remous toujours grandissants ; enfin le fond du filet se rapproche de la surface de l'eau, les poissons affolés s'élançant en l'air et sont attrappés à l'aide de gaffes, assommés à coups d'aviron et jetés dans les embarcations au cours d'un épouvantable massacre.

Notre dessin, exécuté d'après une photographie instantanée, est absolument documentaire et représente cette scène au moment le plus impressionnant.

On pêche également le thon en pleine mer à l'aide de petites embarcations conduites à l'aviron et montées par 5 ou 6 hommes, mais ce mode est beaucoup moins lucratif que le précédent, tout en n'exigeant pas une grosse mise de fonds. Le bateau porte une sorte de mât à plate-forme sur laquelle est étendu un homme qui, de ses bras libres, indique silencieusement aux autres l'endroit où se trouve le poisson. A l'extrême avant, un pêcheur debout cherche à harçonner le plus gros thon de la bande, opération qu'il réussit presque toujours grâce à une très grande habileté professionnelle.



LE SUICIDE DE QUATRE OUVRIÈRES.

Quatre malheureuses ouvrières parisiennes, la plus âgée n'ayant que vingt-six ans, se sont suicidées par asphyxie, la semaine dernière, dans une petite chambre du quatrième étage, Faubourg Poissonnière.

Triste fin d'une vie misérable pour chacune des infortunées que le hasard avait réunies chez l'une d'elles, Mme Maréchal, couturière en gilets.

Mme Maréchal, chez laquelle germaît depuis longtemps la folie du suicide et dont le mari était enfermé dans un asile d'aliénés, avait, avec sa jeune sœur, installé un atelier et pris successivement deux ouvrières, Mme Souchard et Mlle Chio, deux abandonnées. Les quatre commentaient les faits-divers des journaux, hanté de la folie du suicide, déplorant son sort misérable et tout prêt à chercher dans la mort le suprême repos.

La jeune sœur de Mme Maréchal, séparée de son mari dont les brutalités l'avaient lassée, était la plus désespérée de ces quatre malheureuses qui, bientôt, en vinrent à envisager un suicide en commun comme le remède à tous leurs maux. Une autre ouvrière, Mlle Adèle C..., qui, elle, tonait à l'existence, n'ayant aucune raison pour la quitter, fut même, plusieurs fois, invitée à se joindre à elles. La jeune femme s'y refusa énergiquement et fit tout ce qui lui était possible pour ramener un peu de courage dans l'esprit de ses compagnes, mais n'y parvint pas.

La semaine dernière tout fut décidé ; on laissa partir Adèle C... et les quatre amies se mirent à table. Vers huit heures, le repas fini, une d'elles se rendit Boulevard Barbès, au restaurant du Grand Turc, et y acheta une bouteille de kirch, puis fit apporter trois boisseaux de charbon.

Des voisins les entendirent, jusqu'à une heure du matin, rire et causer bruyamment, mais n'y firent nulle attention, habitués qu'ils étaient aux

veillées qui se prolongeaient souvent, au moment où le travail pressait. A une heure du matin, tout bruit cessait. A sept heures, quand Mlle Adèle C... vint pour commencer sa journée, la porte, fermée, ne s'ouvrit pas à ses appels réitérés. Se souvenant des propos de ses amies, elle eut le pressentiment de leur suicide et prévint la concierge, puis un serrurier ; la porte fut enfoncée. Près de la fenêtre était étendue Lucie, la sœur de Mme Maréchal ; les trois autres jeunes femmes, Mme Maréchal, Mme Souchard, Mlle Chio, gisaient sur le lit. Toutes les quatre étaient asphyxiées et déjà glacées. Au pied du lit était le cadavre d'un petit griffon blanc, le chien de Mme Maréchal.

Le couronnement du poêle en faïence avait été enlevé, le poêle bourré de charbon ainsi qu'un autre réchaud placé au milieu de la pièce.

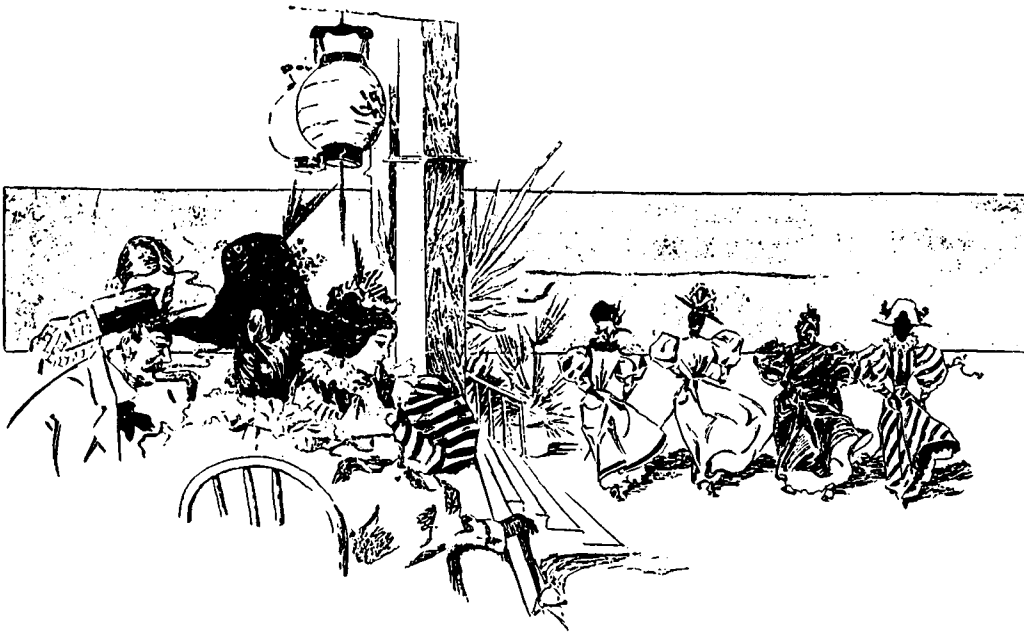
Sur la table, à côté de la bouteille vide et des verres, le commissaire de police, M. Benezech, trouva les lettres d'adieu par lesquelles elles informaient leurs parents de leur détermination et déclaraient mourir volontairement. Chacune avait ensuite signé puis les quatre jeunes femmes, en costume de travail, avec leur tablier à bavette, avaient disposé des coussins contre le mur, allumé les réchauds et attendu la mort.

Le Jubilé Royal de S. M. la Reine d'Angleterre, qui a été l'occasion de tant de fêtes brillantes, tant à Londres même que dans les colonies de l'Empire Britannique, a réuni, pour la première fois, quelques uns des hommes publics les plus éminents de toutes les parties du vaste empire.

On a pu dire, avec raison, que "les neiges du Canada et les palmes de l'Inde" s'étaient trouvées réunies et notre gravure retracer un des épisodes des fêtes jubilaires, celui où l'illustre "old man", l'ex-premier Gladstone a laissé prendre son portrait en compagnie de quatre autres premiers coloniaux, Sir Louis Davis, Sir Wilfrid Laurier, Mr G. H. Reid et Mr R. J. Seddon.

LOUIS PERRON.

SOUS LA VERANDA



Mademoiselle Bonnepièce.—Mais enfin, me direz-vous la raison pour laquelle cette insupportable madame Quelleguigne vient à Cucouna ?

Mademoiselle Lanquetacier.—Pour se débarrasser de ses rhumatismes.

Mademoiselle Bonnepièce.—Mais alors, pourquoi amène-t-elle ses trois sauterelles de filles ?

Monsieur Caustique.—C'est qu'elle veut également s'en débarrasser !

LA FERME

Midi : Le grand soleil fait trembler les contours
Des choses ; et, dans l'air qui brûle, par bouffées,
On sent l'odeur du foin, des litières chauffées,
Qui se mêle aux parfums des bœufs, fades et lourds.

Dans la cour de la ferme, on voit la voûte sombre
De l'étable ; un rayon de soleil, dans le fond,
Près de la crèche, éclaire un mufle rose et blond,
Et l'on entend soufler et bourdonner dans l'ombre.

Des poules et des coqs, aux plumages lustrés,
Vont sur le sol poudreux, mêlé de brins de paille ;
Les uns, demi-couchés au pied de la muraille,
Ferment, tout hébétés, leurs yeux ronds et dorés,

Et les autres, debout, la crête flamboyante,
Picorent ; un beau coq se promène à pas lents,
Il becquète les grains perdus, et, par moments,
Il s'arrête, se dresse en plein soleil, et chante.

Sur le sommet du toit couvert de lichen roux,
Sont perchés des pigeons tout blancs, aux pattes roses.
Ils roucoulent, joyeux, les ailes demi-cloées,
Et l'on voit des rellets d'argent moirer leurs cous.

Et parfois, s'élançant, rapides, tous ensemble,
Avec la queue ouverte en grand éventail clair,
Ils partent ; on entend un froissement dans l'air,
Et leur vol disparaît dans le lointain qui tremble.

Autour de la maison, sur le flanc des coteaux,
Les champs de blé mûri forment de larges bandes,
Et les vignes, tressant leurs pampres en guirlandes,
S'enlacent mollement aux branches des ormeaux.

La campagne est déserte : à de longs intervalles,
Un paysan hâlé passe dans le sentier ;
Il va, le dos courbé, somnolant à moitié,
Lassé par le soleil et le chant des cigales...

GEORGES BATTANCHON.

IL AVAIT TENU BON

Salomon va subir son procès sous l'inculpation d'avoir assassiné un de ses corrégionnaires, et le jury est nommé.

Isaac, son frère, arrêté au passage un des jurés, ce brave Flanigan et lui dit : — Foulez-vous vingt-cinq louis d'or te suite et vingt-cinq autres dans quelques chours ?

—Certainement, répond le bon Flanigan ! que faut-il faire ?

—Dout zimplement insister sur l'homme et ne bas aggepder le meurdre, z'est dout.

Le procès se déroule, les avocats plaident, les jurés entrent en scène et, finalement, Salomon est accusé d'homicide.

Flanigan, retrouve à la porte Isaac qui lui compte les vingt-cinq louis pour solde, tel que convenu.

Et Flanigan, s'essuyant le front, lui dit : — Pour de l'argent bien gagné il t'est, figurez-vous le mal que j'ai eu à convaincre le restant du jury. On est resté vingt heures sans boire ni manger, ne pouvant se mettre d'accord. Ils étaient tous pour l'acquiescement ; mais j'ai combattu et me suis entêté et il a bien fallu qu'ils se rendent à mes raisons et décident l'homicide. On a une tête ou on n'en a pas !

NATURELLEMENT

Bouleau.—Mais qu'as-tu donc, mon cher Rouleau ? Ta figure rayonne de joie, aurais-tu gagné une fortune ?

Rouleau.—Je l'ai, mon cher ; je l'ai !

Bouleau.—Mes félicitations, Rouleau. Comment cela t'es-t-il arrivé ?

Rouleau.—Très naturellement. C'est un g. a. r. ç. o. n.

LES AFFAIRES AVANT TOUT

Bouton.—Vas-tu aux funérailles de ta belle-mère ?

Bistral (très digne).—Impossible. Je suis trop occupé, aujourd'hui. Avec moi, les affaires avant le plaisir.

APRÈS LA VALSE

Elle (avec intérêt).—Aimez-vous la danse, monsieur ?

Lui.—Beaucoup, mademoiselle.

Elle (avec étonnement).—Pourquoi alors ne l'apprenez-vous pas ?

UN RÊVÉ

Madame.—Figures-toi que j'ai rêvé, la nuit dernière, que tu me donnais, pour mon anniversaire de naissance, une magnifique robe de soie ?

Monsieur.—Comme c'est curieux ! Que l'on fasse ainsi des rêves qui, neuf fois sur dix, ne se réalisent pas.

PHYSIQUE ENFANTINE

Petite sœur.—Dis, Jean, quelle différence y a-t-il entre l'éclair et l'électricité ?

Grand frère.—On ne paie rien pour l'éclair.

NOS DOMESTIQUES

La dame de la maison.—Est-ce que ces dames qui sont venues ont laissé leur carte ?

La nouvelle servante.—Elles le voulaient, madame, mais je leur y ai dit que vous en aviez beaucoup et de meilleures que les leurs.

VILLE vs. CAMPAGNE

Mlle Laville.—Mais penses-tu, cousine, que je vais sortir dans la rue sans mettre mes gants ?

Mlle Deschamps.—Comment ! As-tu donc les mains si sales que ça.

PAS ÉTonnant

Exilda.—A propos, Maud, avez-vous entendu dire qu'Albertine allait se marier avec un riche veuf qui a six enfants ?

Maud.—Cela ne m'étonne pas, elle a toujours été très gourmande.

ANAGRAMME

Voulez-vous un bel anagramme de "God save the Queen" ?

Le voilà, lettre pour lettre : *Qu'on se gave de thé!*

On conserve un attachement fanatique pour les opinions de sa jeunesse.—BENJAMIN CONSTANT.

CHACUN SA TACHE

La dame.—Mais cela ne vous fatigue-t-il pas de ne rien faire, continuellement ?

Le tramp.—Si, madame, beaucoup et c'est pour cela que je le fait. Chacun doit accomplir sa tâche en ce monde.

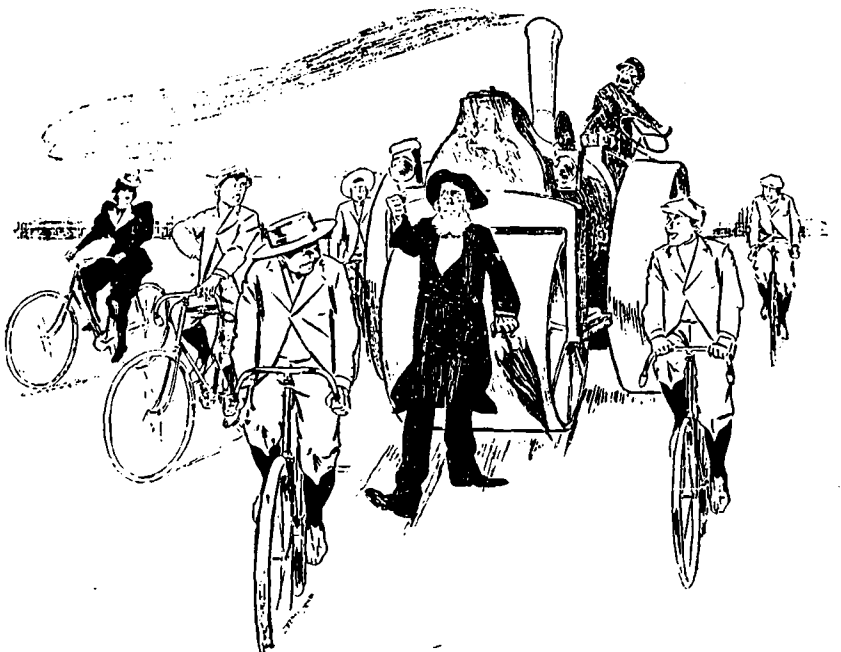
IL EN AVAIT BESOIN

Le commis.—Monsieur, ma femme vient de me faire cadeau d'un beau gros garçon !

Le patron (distrain).—Un gros garçon ! S'il est intelligent, amenez-le ici. J'ai besoin d'un garçon pour la cave.

Le grain, même en le supposant de bonne nature, a besoin de dormir sous terre tout un hiver.—LACORDAIRE.

LE CORONER FERA UNE ENQUÊTE DEMAIN



L'oncle Penoute (anti-cycliste enragé et qui a bû un petit coup).—Inutile de sonner... de crier... mes velimeux de crapauds. Rien de ce qui roule... sur les routes ne... me fera... vider le chemin...

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

PREMIÈRE PARTIE

La Maison des Anglois

IV

(Suite)

L'officier de paix qui vient faire sa ronde les prend à part, les interroge encore :

— Vos parents vous battaient, n'est-ce pas ? Toi, mon petit, dit-il en s'adressant plus particulièrement à Charlot, tu portes encore des contusions sur la figure... Réponds !

Mais personne ne put rien obtenir.

— On vous protégera désormais, on punira ceux qui vous ont fait du mal. Ils n'oseront plus ; vous pouvez être rassurés.

Criquet et Charlot restaient muets, tête baissée.

Le même jour, le commissaire de police du quartier dressa son procès-verbal et quand le *panier à salade* passa au poste, les deux enfants y montèrent. Une demi-heure après, la voiture les déposait au dépôt central. Ils eurent à subir un nouvel interrogatoire au bureau de la permanence. Cela ne fut pas long. Un ordre les envoya au directeur du dépôt qui devait les garder jusqu'à supplément d'enquête, par le deuxième bureau de la préfecture de police. Cette enquête n'aboutit à rien. Ce fut le tour du petit parquet. Il était évident que les enfants ne parleraient pas, retenus par l'épouvante, et comme d'autre part on n'avait à leur reprocher que leur état de vagabondage, ils devaient être considérés comme abandonnés.

Ils passèrent neuf jours au Dépôt, mêlés à la tourbe vicieuse d'enfants plus âgés, arrêtés en flagrant délit de vol et parmi lesquels beaucoup, déjà, avaient la fanfaronnade de leur honte précoce.

Ils couchaient, parqués en grand nombre, dans une salle étroite, le long de laquelle étaient des lits de camp. Ils étaient entassés les uns sur les autres, parfois, certains soirs, plus de cinquante ensemble. Cette salle n'était séparée de la grande galerie du Dépôt que par un passage et par une cloison vitrée. C'est dans ce passage que couchait le gardien.

Pendant le jour, Criquet et le petit Charlot usaient leur temps à se promener dans un préau bitumé et couvert, large de deux mètres à peine, long d'une dizaine de mètres, sous la surveillance d'un gardien placé dans un couloir.

Le troisième jour après leur arrivée, la voiture cellulaire amena un enfant un peu plus âgé que Criquet, plus grand et plus fort. Il avait la tête intelligente et le front volontaire. Ses yeux, grands et noirs, étaient durs, presque sauvages. On l'avait arrêté en flagrant délit de vol d'une paire de souliers à la devanture d'un brocanteur.

On l'appelait Borouille.

Il fit bien vite connaissance avec Criquet et Charlot.

D'une gaieté exubérante, il racontait ainsi son arrestation :

— Je n'avais plus que des chaussures dont le cuir se détaillait comme de la pâte feuilletée... Je m'arrête devant une boutique de la rue Notre-Dame-de-Lorette... j'avisé une paire de souliers... Je la mets sous mon bras... Je filais avec... ni vu ni connu... le patron lisait son journal... quand je me sens arc-pincé... Oh ! là ! là ! C'étaient deux sergots... qué déveine... Ils me disent : " Qu'est-ce que tu portes là ? " Je leurs répons : " Vous voyez bien que ce n'est pas une ormoire ? " " Tu les as payés, ces souliers ! " " Pour qui me prenez-vous ? " Je la faisais à la colère. Je voulais paraître vexé. Mais ils n'ont pas coupé dedans et me voilà devant le brocanteur qui reconnaît ses ripatons. " Petit malheureux ! " qu'il me dit. " Eh bien quoi ? que je lui fais... C'était justement ma peinture ! " Si t'avais vu son nez, mon vieux Criquet !

Ils s'étaient tutoyés tout de suite.

Charlot semblait l'intéresser particulièrement.

— Il va bien, le gosse. On les prend en nourrice, maintenant. C'est ton frère ?

— Non. Il est orphelin comme moi. Nous étions chez des mendiants.

— Moi, je suis enfant de l'hospice, comme ils appellent. J'ai été arrêté trois fois. La première fois pour vagabondage, en province, la deuxième fois pour vol de six sous à un gamin qui allait acheter du lait, et la troisième fois hier. Mais je m'en moque. Je sais bien

que tant que je n'aurai pas dix-huit ans, les juges ne pourront pas me faire grand-chose...

Et s'adressant à Charlot qui ne comprenait guère ce que disait le vicieux gamin :

— Dis donc, petit ?

— Monsieur Borouille ?...

L'autre partit de rire, se tordant :

— Il m'appelle monsieur Borouille !! Mince ! Pourquoi pas monsieur le duc ? Qu'est-ce que tu feras, toi, plus tard, pour gagner de l'argent, quand tu seras homme ?...

— Je travaillerai, monsieur Borouille.

— Moi, non, dit Borouille, à moins que je ne trouve une place de cuisinier !... J'aime tant les grenouilles !...

Dans la salle puante où des tas d'enfants sommeillaient sur les petits lits, quelques têtes pâles, livides, aux yeux fiévreux de malades ou de précoces bandits, des rires éclatèrent.

— Il est rien rigolo, celui-là, hein, Charlot ? fit Criquet.

— Je ne sais pas, dit le petit doucement, les yeux gros de sommeil.

Et sur le traversin il laissa tomber sa tête fine et pâle.

Ce fut sa première rencontre avec Borouille.

Ils restèrent ensemble quelques jours, après quoi Borouille passa en police correctionnelle et fut envoyé dans une maison de correction.

Criquet et Charlot, presque en même temps, étaient tirés du Dépôt et confiés, vu leur jeune âge, par les soins du petit parquet, à l'hospice des Enfants-Assistés de la rue Denfert.

C'était là qu'avait été abandonnée Bertine.

C'était là que venaient échouer Criquet et Charlot.

Pendant une quinzaine, l'hospice les tint en observation, puis ils furent immatriculés.

Deux jours après, ils étaient placés, Charlot chez un paysan des Ardennes, et Criquet dans le Loir-et-Cher.

Ils pleurèrent quand on les sépara. Ils ne voulaient pas se quitter. Ils avaient souffert ensemble. Ils s'étaient imaginé qu'ils passeraient ainsi leur vie côte à côte.

Ils entendirent qu'on disait, pendant qu'ils sanglotaient :

— Ils sont jeunes. Ils oublieront vite !

On se trompait. Ils étaient plus vieux que leur âge. De pareilles misères développent vite. Ils ne devaient jamais s'oublier.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

Par les Grandes Routes

I

Le wagon de troisième classe qui emporta Bertine vers le Nord était bondé de nourrices. Beaucoup se connaissaient. Toutes étaient montées là, rejoignant leur pays avec les nourrissons qu'on leur avait livrés à l'hospice.

Le hasard — car c'est le hasard qui préside à ces distributions — avait fait confier Bertine à une jeune et belle paysanne aux larges épaules, aux hanches fortement accusées. Elle s'appelait Joséphine Massoulet, et elle était la femme d'un maréchal-ferrant du gros village de Wattignies.

Le voyage s'effectua sans incident ; dans le trajet, un enfant du même wagon, abandonné trop faible aux soins de la mercenaire et qu'on aurait dû conserver plus longtemps à l'hospice, mourut presque subitement.

Sur ces larges figures épanouies de filles bien portantes, en dehors, très gaies, cela mit un voile funèbre pour tout le reste du chemin.

Ce fut ainsi que Bertine entra dans la vie.

A Wattignies, une année se passa. L'enfant fut sevrée. Joséphine avait tenu à dépasser l'époque du sevrage pour toucher la prime que l'Assistance donne aux nourrices.

Massoulet était un grand gaillard haut de six pieds et large à proportion. Une forte barbe rousse lui cachait tout le visage. Il n'y avait que son front qui n'eût point de poils. Encore était-il diminué par la rousse chevelure dont les pointes descendaient très bas et par des sourcils touffus qui remontaient très haut. Il avait vingt-huit ans. Son aspect était terrible. Dans la broussaille de sa barbe ses petits yeux luisaient comme des diamants. Il était doux comme un mouton. Et ce grand corps avait une voix tendre comme celle d'une femme.

Bertine passa chez eux ses deux premières années. Les Massoulet s'étaient attachés à elle. Elle était si gentille, si mignonne, qu'ils l'aimaient à l'égal de leur propre fille.

Puis, ils étaient pauvres, malgré leur rude travail. Et les vingt-cinq francs qu'ils recevaient de l'Administration leur venaient en aide.

Le hasard s'était montré bienfaisant lorsqu'il avait remis Bertine aux soins de ces braves gens.

Ce n'était qu'une trêve.

Joséphine mourut, en trois jours, d'une fièvre maligne.

Pourtant Massoulet garda la petite auprès de lui. Elle restait à jouer sous ses yeux, dans sa boutique, pendant qu'il martelait le fer, faisant sauter autour de lui des étincelles flamboyantes.

Mais l'ennui vint au logis. Le désordre s'y mettait. Il fallait une ouvrière pour tenir le ménage. Massoulet épousa la couturière qui ravaudait ses chaussettes.

Marie Bertoud était sèche et maigre. Un long cou et déjà le dos un peu voûté par l'incessant travail de l'aiguille. La figure, pâle et anguleuse, était éclairée par des yeux de flammes, noirs et énormes. Quand Massoulet fit sa cour, elle répliqua, sans cesser de tirer l'aiguille, près de la fenêtre :

— Je veux bien être votre femme, monsieur Massoulet, mais trois enfants, c'est beaucoup. Il faudra renvoyer la petite Bertine, ce sera bien assez de deux...

— Renvoyer Bertine ? Mais, mams'elle Marie, Bertine est douce comme du velours... on n'a pas besoin de s'occuper d'elle.

Marie Bertoud se pinça les lèvres et dit froidement :

— Choisissez, monsieur Massoulet. Moi, je ne veux pas dans mon ménage d'un enfant de l'hospice. On ne sait d'où ça vient, voyez-vous... C'est peut-être la fille d'un voleur... C'est peut-être la fille d'un assassin...

Il ne dit mot pendant huit jours. Après quoi, Marie étant revenue chez lui en journée, il aborda de nouveau la question :

— J'ai écrit à Lille, au directeur de l'agence, de me reprendre Bertine. Nous nous marierons maintenant quand vous voudrez.

Huit jours après le colosse barbu embrassait Bertine avec de grosses larmes dans les yeux. On la lui reprenait. Il déclara le départ à la mairie.

Elle fut confiée, cette fois, à un cultivateur du nom de Pascal, métayer d'une pauvre ferme, la Rigolle, près de Marchienne-Campagne, toujours dans le Nord.

Elle se trouva là, dans un milieu misérable, rude, au milieu de cinq autres enfants, trois garçons de Pascal, et deux filles de six à sept ans placées chez le fermier par l'agence.

Bertine avait alors trois ans passés.

À quatre ans, comme l'Assistance réduisait de vingt-cinq francs à dix francs l'allocation donnée au fermier nourricier, Pascal ne voulant pas la nourrir à rien faire, lui fit garder les oies.

Les cinq autres petits étaient durs pour elle. Les trois filles assistées couchaient ensemble dans une sorte de boîte, à l'écurie, au fond de laquelle il y avait une paille.

Lorsque Bertine arrivait en retard, retenue à la ferme auprès de la ménagère par quelque occupation, les deux autres l'empêchaient de se coucher. La première fois, elle alla se plaindre à Pascal, qui gronda les petites le lendemain.

Dès lors, ce fut la guerre.

L'imagination des enfants est fertile en inventions méchantes. Bertine devint leur souffre-douleur. Il n'y eût pas de jour où elle ne fût battue. On lui dérobait son pain, qui suffisait à peine pour la nourrir.

Un jour, pendant que l'une des deux la maintenait de force au bord d'un bois, l'autre chassait dans un champ de froment mûr son troupeau d'oies. Il y eut des dégâts. Le blé appartenait à un voisin de Pascal, qui se plaignit et fit dresser procès.

Lorsque Bertine, éplorée, revint le soir à la Rigolle, Pascal lui fit un petit signe, en souriant.

Rassurée déjà, croyant qu'on lui pardonne, elle s'approche.

Il la frappe de deux coups de poings si violents en plein visage que le sang jaillit du nez, inonde sa jupe, et qu'elle s'évanouit.

Depuis deux ans, le fermier ne payait pas son loyer. Les huissiers le poursuivaient. On dut le saisir. Puis il fut expulsé.

Ce fut un bonheur pour Bertine, car la vie, à la Rigolle, était pour elle insupportable. Elle devenait sauvage, farouche, fuyant le plus loin qu'elle pouvait quiconque voulait lui parler.

L'agence la remit, — pauvre enfant vagabonde ainsi jetée comme une balle d'une main à une autre main, — à un tisseur de Landrecies, nommé Riquelet.

Elle resta chez lui jusqu'à près de douze ans, mourant de faim. Le tisseur ne recevait que dix francs pour Bertine. Dix francs, c'est un peu moins que la pension ordinaire d'un chien chez un garde. Il dépensait environ cinq francs pour la nourrir.

Bertine grandissait. Sa figure rappelait celle de la douce Liette, mais de Liette malheureuse, car l'enfant était pâle, hâve, décharnée ; elle se traînait sans force dans les rues du village ; elle serait morte là, de privations, si Riquelet, qui avait l'esprit aventureux, n'avait quitté le pays pour aller chercher fortune dans la République Argentine.

L'agent reprit possession de Bertine, la garda à Lille en dépôt provisoire jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un nouveau nourricier et

finit par l'envoyer, aux environs de Maubeuge, dans un village industriel appelé Saint-Remy-Mal Bâti.

Ce fut la dernière étape de la pauvre petite.

Certaines agences, et celle de Lille est du nombre, ont atteint les dernières limites de leur développement. Le placement des pupilles y devient difficile, sinon impossible, on l'a vu par Bertine. La surveillance des enfants par les commissions locales, par le médecin, par le directeur laisse d'autant plus à désirer qu'elle se divise sur un plus grand nombre de têtes. Le chiffre normal d'enfants, qui ne devrait pas dépasser un millier, atteint parfois le double. De là des abus, qui restent pour la plupart inconnus, des vexations auxquelles on ne peut porter remède et des infractions fréquentes aux règlements les plus précis, lesquelles, n'arrivant pas à la connaissance de l'administration, s'érigent peu à peu en habitudes et font naître les plus fâcheux exemples.

À de rares exceptions près, les assistés ne rencontrent, dans les villages où ils sont en pension, qu'hostilités et mépris, hostilités de la part des parents, mépris de la part des enfants. On a une tendance à confondre, dans une même réprobation, les petits moralement abandonnés, dont beaucoup, par malheur, sont déjà viciés par le contact de toutes les débauches parisiennes, avec les innocents que l'hospice a reçus au lendemain de leur naissance.

Saint-Rémy, où fut envoyée Bertine, est un village de sept ou huit cents habitants à peu près.

L'enfant, après avoir fait un circuit dans le département du Nord, se retrouvait là presque à son point de départ.

À Saint-Remy elle se trouva chez un ouvrier d'une fabrique de céreuse, maison assez importante, qui occupait une soixantaine de personnes.

L'ouvrier s'appelait Placide. Il était marié et n'avait qu'un enfant, Julien, pauvre rachitique mal poussé, à grosse tête, aux yeux rouges, au front bossué, aux lèvres énormes, toujours ouvertes et comme sanglantes.

Julien avait une quinzaine d'années mais n'en paraissait que dix, bier qu'il fût d'une force musculaire étrange. Il prononçait de rares paroles et passait des journées entières au soleil, le dos contre le mur et accroupi sur ses talons, à regarder devant lui sans rien voir.

Les époux Placide, maigres et pâles, tous les deux atrophiés par les émanations délétères de l'usine où s'écoulait leur vie de travail, n'avaient pu donner naissance qu'à un avorton.

C'est dans ce milieu que Bertine, encore enfant, va se développer et devenir jeune fille.

Pendant les huit premiers jours, on ne lui donna aucune besogne. Elle restait à la maison, soignant Julien, rangeant le ménage, faisant un peu de cuisine.

Julien la regardait curieusement, suivait d'un œil attentif tous ses mouvements, étonné de voir auprès de lui cette figure nouvelle.

— Le pauvre petiot, il n'est pas beau, se disait Bertine compatissante.

Le huitième jour Placide lui dit :

— Ma fille, nous autres, nous sommes de pauvres gens. Nous n'avons pas besoin d'une domestique. Avec les dix francs que nous donne l'agence, nous n'arriverons pas à te nourrir, car tu es grande et tu as bon appétit. Il va falloir travailler.

— Je ne demande pas mieux, monsieur Placide.

— Tu vas entrer lundi à la fabrique Laverjol, au tissage.

— Tant mieux, monsieur Placide.

Et ce fut ainsi qu'elle devint tisseuse. Ce fut ainsi que des années se passèrent encore. Depuis longtemps la misère l'avait brisée et elle était résignée à tout, mais ce qu'elle souffrit là dépassa pourtant ses plus mauvais souvenirs.

Placide et sa femme n'avaient pour elle que de l'indifférence. Leur cœur était fermé. Du reste, ils ne savaient plus, l'homme et la femme, ce qu'ils aimaient où ce qu'ils haïssaient. On entendait rarement une parole dans cet intérieur triste. Ils habitaient une maison composée d'un rez-de-chaussée divisé en deux chambres ; la première chambre était occupé par Placide et sa femme ; l'autre, un étroit cabinet, pareil à une alcôve, prenant jour sur le jardin, servait à Julien et à Bertine.

Placide et sa femme, dans la fabrique de céreuse où ils travaillaient depuis de longues années, s'empoisonnaient lentement. Dans leur jeunesse, ils avaient eu des accès aigus de saturnisme, de violentes douleurs au ventre et au creux de l'estomac, des nausées, des hoquets, des vomissements. Puis leur tempérament s'était peu à peu habitué au poison. D'une façon continue, ils s'imprégnaient de particules plombiques. Ils étaient devenus d'une maigreur extrême et complètement anémiques.

Où eussent-ils pris de l'énergie ? Et comment se fussent-ils préoccupés de Julien et de Bertine ? Ils faisaient eux-mêmes pitié. Leur visage était d'une pâleur livide ; leurs dents noires ; leurs gencives, bordées d'un liseré blanchâtre. Deux fois par an, la fabrique les envoyait à l'hôpital de Maubeuge. Ils n'en pouvaient plus. Quand ils avaient recouvré un peu de vigueur, ils revenaient

et reprenaient leur travail mortel. Parfois, la nuit, ils avaient, tantôt l'un, tantôt l'autre, des hallucinations. Pendant la journée, en plein atelier, des convulsions les surprenaient, les tordaient. On les rapportait chez eux demi-morts. Et le lendemain ils retournaient à la fabrique.

Leurs pauvres membres étaient agités de tremblements. Dans leurs doigts descendait peu à peu la paralysie. La peau devenait insensible. La voix s'assourdissait étrangement. Parfois ils étaient sourds et leur vue devenait trouble. Et chacun des deux pouvait observer sur l'autre les phénomènes prévus de l'empoisonnement par le plomb.

Ils n'étaient pas méchants. Ils n'avaient plus la force de l'être... Peu à peu l'impuissance de penser, de raisonner, les avait pris et ils s'étaient laissés aller au courant de la vie, presque comme des animaux, se sachant condamnés et attendant la fin.

Dans ces conditions toute surveillance de leur part était impossible. Et Julien était le maître à la maison.

Bertine avait conçu tout de suite une certaine épouvante de cet enfant. Il la regardait de si étrange façon qu'elle en était gênée. Elle devina en lui un ennemi, surnois, qui n'aurait pas de pitié, duquel elle ne pourrait se plaindre, — auquel elle aurait à peine le droit de garder rancune, — puisqu'il était infirme, irresponsable...

C'était une sorte de monstre dont elle avait horreur et avec lequel pourtant elle était condamnée à vivre dans la plus complète intimité.

Cette figure d'enfant à demi idiot, presque toujours silencieux, et qui constamment avait les yeux fixés sur elle lui donnait le cauchemar.

Son image ne sortait plus de sa tête. Elle y pensait le jour en travaillant. Elle en rêvait.

A la fabrique Laverjol, tout le monde, même les enfants, travaillait douze heures par jour.

C'était énorme et, quand Bertine sortait, chancelante et demi-morte de fatigue de son atelier, elle s'évanouissait presque. Malgré tout, ces heures étaient bénies, car elle était loin de l'horrible cauchemar de Julien.

Au moins, à l'atelier, ce hideux fantôme n'était plus là.

Elle l'avait dit, un jour, à Placide :

— J'ai peur ! ..

— De qui ? De quoi, ma fille ?

— J'ai peur de Julien.

— Est-ce qu'il t'a fait quelque chose ?

— Non.

— Il t'a menacée ?

— Non plus.

— Eh bien, alors, pourquoi t'effraye-t-il ?

— Je ne sais pas. J'ai bien peur ?

Placide avait haussé les épaules. La mère avait répliqué :

— Parce qu'il n'est pas beau ? Ce n'est pas sa faute, à ce pauvre chéri ! .. Viens, Julien, viens près de moi, mon garçon.

Elle attira l'enfant dans ses bras et le caressa.

Bertine se tut, n'osant pas insister.

Quelques jours après le directeur passa dans le village et parcourut hâtivement des groupes industriels qui se trouvaient aux environs.

Il visita également les enfants assistés.

Chez Placide, il trouva une maison propre, bien tenue ; l'homme et la femme avaient une réputation de travailleurs. Jamais aucun mauvais bruit n'avait couru sur eux.

Ce directeur, Bertine le connaissait. Elle l'avait déjà vu chez les autres nourriciers, car les chefs d'agences sont obligés à quatre visites par an, à chacune desquelles ils visent le livret de l'enfant visité.

Au moment où il allait apposer sa signature dans le livret de Bertine, celle-ci s'avança timidement :

— Monsieur, dit-elle, je voudrais vous parler.

— Qu'avez-vous à me dire, ma fille ?

— Une prière à vous adresser.

— Une réclamation ?

— Non, monsieur, je n'ai pas de réclamation à faire.

— Vous êtes bien nourrie ? Bien et convenablement vêtue, à ce que je vois ? .. Déjà vous gagnez quelques sous à la fabrique... Est-ce que vous avez à vous plaindre de Placide ? ..

— Non, monsieur.

— Alors, je ne vois vraiment pas...

— J'ai peur, monsieur, j'ai peur de Julien... l'enfant...

Et elle montra le rachitique qui écoutait, ses petits yeux élignants, sa bouche sanglante largement ouverte.

— Est-ce qu'il vous a maltraitée ? menacée ?

— Non, monsieur... Il ne m'a rien fait et pourtant je vous assure qu'il m'épouvante... Alors, monsieur, si vous étiez vraiment bon, vous me retireriez d'ici... Oh ! vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez... Placez-moi où il vous conviendra. Peu m'importe ! mais emmenez-moi, monsieur... Vous êtes le maître, emmenez-moi...

Le directeur haussa les épaules.

— Vous n'êtes qu'une sottise ! dit-il.

Il signa le livret, le remit à Placide et s'en alla. Julien, qui venait de sortir, s'accroupit sur le seuil de la porte, la tête entre les genoux, se couvant au grand soleil d'une journée d'août. Il semblait n'avoir rien compris.

Cependant les frayeurs de Bertine semblaient sans motif car, pendant les deux mois qui suivirent, rien de la part du fils de Placide ne vint lui donner raison.

Un soir les Placide ne revinrent pas de la fabrique de cécuse. Ils s'étaient tordus dans des convulsions, et le médecin avait jugé leur état trop grave pour qu'ils pussent momentanément continuer leur travail.

On les avait transportés à l'hôpital de Maubeuge.

Bertine resta seule avec Julien.

C'était la première fois que cela lui arrivait.

Le soir, quand elle revint de l'atelier, ce fut Julien lui-même qui lui apprit la nouvelle.

— Père et mère à l'hôpital, dit-il... très malades...

Qu'allait-elle devenir ? Elle n'aurait jamais le courage de demeurer là ? .. Pourtant, elle essayait de réfléchir, de vaincre ses répugnances ? Que pouvait-elle reprocher à Julien, jusqu'à ce jour ? .. Elle eût été embarrassée de le dire...

Elle se décida à faire la soupe et la servit à Julien, qui mangea gloutonnement. Elle, la petite, n'y toucha même pas. Elle avait le cœur gros. Un peu de fièvre, aussi.

Elle dit à Julien :

— Puisque ton père et ta mère sont partis, nous n'avons pas besoin de nous gêner. Tu coucheras dans leur lit, moi je continuerai d'occuper le petit cabinet.

Il ne répondit pas. La nuit venue, elle s'enferma. Il y avait un verrou à la porte. Elle le poussa.

Elle s'endormit enfin tranquille.

C'était, depuis qu'elle habitait à Saint-Remy chez les Placide, la première nuit qu'elle passait aussi bonne.

Au matin, elle se leva pour faire le café au lait de Julien. C'était l'habitude du petit ; à lui étaient réservées les gâteries de la maison ; Bertine mangeait du pain quelquefois, lorsqu'on lui en donnait.

Elle sortit de son cabinet.

Julien était déjà sur le seuil, accroupi au soleil levant.

Elle sortit quelques minutes après pour se rendre à l'atelier.

Elle laissait à Julien de quoi déjeuner à midi, et emportait pour elle, comme tous les jours, dans un panier, du pain et un peu de lard.

La fabrique de tissage était très loin, en dehors Saint-Remy, et Bertine ne revenait au village que le soir.

A midi, au coup de la cloche, les ateliers cessèrent tout travail. Il y avait une heure de repos. Les ouvriers regagnèrent Saint-Remy. Quelques-uns s'assirent aux alentours, le long de la route de Maubeuge, bordée de maigres arbres nouvellement plantés et installèrent leur déjeuner sur leurs genoux. A d'autres, les femmes arrivant du village apportaient de la soupe fumante et attendaient, patientes, que les hommes eussent mangé pour remporter cuillère, fourchette, assiette et gamelle.

Dans l'intérieur, entre les ateliers où étaient établis les métiers à tisser et les salles du dégraissage, on avait aménagé un réfectoire destiné aux enfants placés dans l'usine par les soins de l'Assistance publique.

Il y avait, dans la fabrique Laverjol, un groupe composé d'une dizaine de filles âgées de huit à seize et dixsept ans, et de vingt à trente garçons du même âge. Ces établissements sont tenus de ne jamais recevoir les petits au-dessous de douze ans, mais les agences encombrées ferment les yeux et sont heureuses d'y déverser le trop-plein de leurs pensionnaires. Des là, un relâchement dans la surveillance. De là, aussi, des abus comme celui de l'obligation à une journée de travail de douze heures... pour de pauvres créatures dont plusieurs n'ont pas dix ans !

Sa demi-journée faite, Bertine allait s'installer à l'ombre, dans un coin de la cour, à l'angle de deux murs très hauts et tout jaunes.

Elle s'asseyait, par terre, son panier près d'elle.

Et elle déjeunait.

Quand elle avait fini, elle restait là, à se reposer, n'en pouvant plus essayant de retrouver un peu de forces, pour jusqu'au soir...

Laverjol possédait dans les environs, à Damoutier, à Beaufort, à Ferrière-la-Grande et à Ferrière-la-Petite des établissements similaires, mais beaucoup plus importants, qu'il dirigeait lui-même. Il ne paraissait à Saint-Remy que de loin en loin, laissant le soin des travaux à un contremaître, nommé Mabillet, d'une compétence rare, mais que tous les ouvriers détestaient à cause de sa sévérité implacable — et que les enfants de l'Assistance redoutaient à cause de sa brutalité.

Mabillet était le chef absolu dans la fabrique, — sorte d'autocrate au petit pied, — sans aucun contrôle. De lui dépendait le sort

de ces enfants, si difficiles à maintenir dans la ligne droite du travail et de la probité.

Jusqu'alors, il n'y avait pas eu de plainte contre lui.

Et la fabrique était même si bien notée, à la direction de l'agence, qu'elle était parfois négligée dans les visites d'inspections trimestrielles.

Bertine, ce jour-là, venait de s'asseoir, à l'ombre, dans l'angle des murs, et mangeait, harassée, lorsque, vers le fond de la cour, elle aperçut un enfant qu'elle ne connaissait pas et qui, sortant du réfectoire, flânait les mains dans les poches, regardant par les vitres cassées l'intérieur des ateliers.

C'était un petit abandonné qu'on avait envoyé la veille même.

Comme il faisait le tour des bâtiments à l'intérieur, il allait nécessairement passer devant Bertine.

Celle-ci, tout en mangeant, le regardait venir.

Il pouvait avoir quatorze ou quinze ans. Il était vêtu d'une courte blouse d'ouvrier en toile bleue assez propre ; d'une cotte de même étoffe, très large et très longue qui tirebouchonnait sur ses sabots comme les pantalons des officiers de turcos. Pour coiffure, il avait un chapeau de paille grossière, à fond conique et surmonté d'une pointe.

Devant Bertine, il s'arrêta.

—Tu n'as pas l'air d'avoir faim ? dit-il, la tutoyant tout de suite, avec la familiarité ordinaire des petits enfants.

—Non, je suis trop fatiguée. Je ne peux pas manger. J'aimerais mieux dormir.

Le petit garçon hochait la tête. Dormir, pendant la journée, après un trop gros travail, c'était sans doute aussi son rêve à lui bien souvent.

Et il compatissait à Bertine.

Il avait, ce nouveau venu, une gentille figure éveillée et intelligente, animée par des yeux noirs très vifs, pétillants, qui eussent bien volontiers souri, et toujours, si la misère n'avait pas été là pour réfréner tous ces élans ; sur cette physionomie si vivante, un masque douloureux faisait un contraste frappant. Les yeux seuls semblaient garder un peu de ce qu'aurait dû être cette nature enfantine, ai elle avait pu se développer au milieu des chaudes et réconfortantes affections de la famille ; mais en dehors des yeux, tout exprimait l'abandon, la solitude la tristesse ; le front restait soucieux, sous les broussailles de ses cheveux bruns mal peignés ; la bouche aussi était triste, avec ses lèvres abattues, affaissées, comme fatiguées de tous les sanglots qui avaient dû passer là.

Et dans les traits, malgré tout, un grand air de douleur.

Et lui aussi, sans doute, trouvait que Bertine était gentille, car il continuait de la regarder et il lui souriait.

Bertine allait avoir douze ans et elle était très développée, très grande, déjà jeune fille.

Un visage de vierge mutine, douce et spirituelle à la fois. Dans les yeux très larges, estompés de bruns, aux sourcils et aux cils extrêmement fournis, de la candeur et de la malice. Le front était d'une pureté admirable, et par-dessus retombaient toujours, en dépit de ses efforts, des cheveux trop fins, noirs comme les sourcils et que le peigne ne pouvait mordre. Cela faisait son désespoir, tout au fond d'elle-même, en sa coquetterie naissante et elle se croyait laide. Laide avec la vivacité expressive de sa physionomie, l'éclat de ses yeux, le dessin accentué et original de ses lèvres, étroites et grasses, et le contour distingué du visage un peu long ! Laide avec ce teint pâle et chaud, où, en dépit de toutes les misères, de toutes les privations, de toutes les fatigues l'on devinait l'ardeur généreuse et exubérante de la vie, à la veille du plein épanouissement de sa fleur. Mais ce qui frappait le plus dans son air, c'était le mélange de douceur et de finesse, d'ironie spirituelle qui semblait près d'éclater en un joyeux rire, que tempérait ou retenait aussitôt la bonté d'une âme indulgente, tendre, incapable de blesser. Tout cela était en germe chez elle, la vie de souffrances, comme les hivers trop froids, en retardait l'éclosion. Mais vienne un peu de chaleur, — un peu de tendresse, — et la fleur s'épanouira splendide, incomparable.

Le petit demanda :

—Il y a longtemps que tu travailles à la fabrique ?

—Oui, six mois, au moins.

—Tu n'as pas de parents ? ni père ni mère.

—Non. Je ne sais pas ce que c'est.

—Comme moi. C'est l'agence qui t'a placée ?

—Oui ! Je ne connais qu'elle.

—Comme moi.

Le petit se mit par terre, à côté de Bertine.

—Ça ne te fait rien, dit-il que je m'assieye près de toi.

—Oh ! non, tu as l'air bon.

—Et toi, tu me plais beaucoup aussi !... Sais-tu que tu es bien gentille ?... mais tu es bien maigre !...

—Ce n'est pas ma faute... je travaille trop... Et puis j'ai peur... il y a le garçon de mon nourricier qui me tuera, c'est sûr... Alors, même la nuit, je ne peux pas dormir, et le matin, quand je me lève, comme je n'ai pas pu me reposer du travail de la veille, mes jam-

bes sont molles, comme enflées... et pendant les premières heures je peux à peine marcher.

—Il y a pourtant des enfants qui ont des pères et des mères et qui sont gais et heureux et rouges et bien portant. On les voit jouer et courir... se quereller... et manger. Ils ont des habits très propres, surtout le dimanche. Oui, il y en a... on en voit à Saint-Remy.

—Pourquoi ne sommes-nous pas comme eux ?

—Je ne sais pas. Eux, ils ont autour d'eux des gens qui les aiment et les embrassent... Nous autres, nous ne recevons que des remontrances et des coups.

—Ils nous appellent enfants de l'hospice... C'est peut-être à cause de cela ?

—Oui, probable, dit Bertine en hochant sa jolie tête.

—Dis donc, comment t'appelles-tu ?

—Bertine.

—Il la regarda brusquement, comme frappé par un souvenir.

—Bertine ! Bertine ! murmura-t-il.

Et il semblait chercher, évoquer un lointain passé.

—Vous n'aimez pas ce nom-là ? dit-elle avec coquetterie.

—Oh ! si ! oh ! si, au contraire.

Et il se mit à rêver. Bertine mangeait à petites bouchées son morceau de lard et son pain dur. Elle se leva, courut à la pompe, but une large rasade puis elle revint.

La cour était surchauffée par le grand soleil du midi. Mais dans le coin favori de Bertine, l'ombre s'allongeait toujours.

L'horloge extérieure sonna un coup.

—Midi et demi, fit Bertine. Encore une demi-heure de repos avant de se remettre à l'ouvrage.

Le petit murmura après un long silence :

—Bertine ! Bertine ! C'est drôle, il me semble que j'ai connu dans le temps, quelqu'un qui portait ce nom-là... Et justement une petite fille.

Ce n'est pas moi, bien sûr, dit-elle en souriant, car je crois bien que nous ne nous sommes jamais rencontrés...

—Possible... oui... je me rappelle maintenant... une toute petite fille... Oh ! elle n'avait que quelques mois... Elle était encore au berceau... Mais oui, c'est bien ça... Bertine... Madame Juliette... la rue de la Parcheminerie, à Paris, la Berlande... Criquet, mon pauvre Criquet... Cela ne te rappelle rien, tout cela ?

—Non, rien. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été dans ce pays... Et je ne connais pas les noms que tu viens de prononcer... ni l'un ni l'autre...

—Oui, dans le temps, il y avait une petite Bertine auprès de moi... Elle avait une mère, madame Juliette, qui était très malheureuse, et qui, une fois, a voulu se suicider avec sa fille... C'est moi qui l'en ai empêchée, avec Criquet, mon pauvre Criquet...

—Et toi, comment t'appelle-t-on ?

—Charlot ! dit l'enfant, rêveur... Veux-tu que je te raconte comment je suis arrivé à la fabrique Laverjol...

—Oui... J'aime tant entendre raconter...

—Toi, après, tu me diras ton histoire.

—Si tu veux.

—Tu ne sais pas ce que c'est que d'être heureuse, m'as-tu dit

—C'est vrai...

—Eh bien, moi non plus... Ecoute.

II

—J'ignore d'où je viens et on ne m'a jamais dit ce qu'étaient mes parents. Ils sont morts il y a bien longtemps. Voilà tout ce qu'on m'a appris. Je suis parti avec Criquet de chez une femme qui nous faisait beaucoup souffrir et on nous a conduits en prison, mais sans nous faire de mal. Puis on nous a séparés et je ne sais pas ce qu'est devenu mon pauvre Criquet... On m'a mis en chemin de fer... et je me rappelle que le voyage m'a amusé beaucoup. Je suis resté dans le département des Ardennes chez un cultivateur. Je flânais, je gardais les vaches. Il y avait des enfants qui jouaient avec moi... j'étais heureux... Si j'avais eu avec moi mon pauvre Criquet, j'aurais été tout à fait bien... Il y avait tout autour de la ferme, qu'on appelait le Roc-Martin, des bois très noirs. Moi, j'aime beaucoup les grands bois... Ça fait peur... Et toi ?

—Moi aussi, dit Bertine.

—Nous nous amusions beaucoup en gardant les vaches. Nous mangions des pommes et des poires en masse, ou bien, nous attrapions des écrevisses dans le petit ruisseau de la Naugerin, ou bien des grenouilles avec un morceau de drap rouge... Sais-tu attraper des grenouilles, toi, Bertine ?

—Non, fit naïvement la fillette.

—Je te montrerai. Moi, je serais bien resté là toute ma vie, à garder les vaches et plus tard les moutons. Mais ça n'a pas duré longtemps. Comme on voulait obliger le fermier à m'envoyer à l'école, il me chassa. Pour dix francs par mois qu'on lui donnait, il ne pouvait pas me nourrir à rien faire, jusqu'à douze ans. J'ai bien

pleuré en quittant le Roc-Martin et les petits garçons du fermier aussi. Encore, si mon pauvre Criquet avait été près de moi...

L'affection de Criquet était restée vivante dans son esprit.

— On m'a fait monter de nouveau en chemin de fer pour un grand voyage, et je me suis trouvé tout à coup dans une ville où il y avait beaucoup de navires... Sais-tu ce que c'est, toi, Bertine, que les bateaux et que la mer?...

— Non... Je n'ai vu ça que sur des images.

— Moi, je suis plus savant que toi puisque j'ai voyagé, dit Charlot fièrement. J'ai retenu le nom de la ville. C'est Dunkerque. On me conduisit chez un pêcheur de Rosendaël, nommé Michel Zegger, qui tout de suite me mit dans son bateau et m'emmena avec lui, à la pêche. Il n'était pas méchant, ce Zegger, mais il était dur, trop dur. Il me nourrissait bien et sa femme me donnait toujours des habits très chauds; le froid, le vent et la tempête ne faisaient rien à Zegger. Il avait la peau comme du cuir; mais il croyait que moi j'étais comme lui... J'ai tant souffert de cette vie-là que j'ai cru que j'allais mourir. Il a bien fallu, un jour, me laisser à la maison et faire venir un médecin. On me croyait endormi, mais j'écoutais. J'entendis le médecin, qui avait tapé dans mon dos, dire à Zegger en haussant les épaules: " Dans trois jours, il sera mort! " Zegger a eu grand-peur. Tu n'as jamais été malade, toi, ma Bertine?

Elle l'écoutait si gentiment, les yeux un peu mouillés, il sentait si bien en elle une tendresse naissante que son cœur d'enfant s'élançait vers cet autre cœur d'enfant et que déjà il l'appelait *ma Bertine*.

— Non, dit-elle, jamais.

— Je suis resté deux mois dans mon lit et quand je me suis relevé et que je me suis vu dans un miroir, je me suis mis à rire. Je ne me reconnais pas. Pendant trois mois, je n'ai pas pu reprendre la mer. Je me promenais tous les jours, au soleil, dans les sables des dunes... Je m'asseyais dans les herbes piquantes. Je m'endormais. J'étais... Un jour, en me réveillant, j'aperçus un vieillard qui me regardait, appuyé sur sa canne. Il était bien vêtu et il avait une figure fine extrêmement douce, avec des cheveux tout blancs... son collier de barbe aussi était tout blanc... C'était un ancien marin, bien sûr... Il me dit: Que fais-tu là, mon enfant? — Vous le voyez, monsieur, je me repose. Et lui: " Je ne te connais pas. Comment t'appelles-tu? " Charlot, que je réponds. Je suis placé par l'Assistance chez le pêcheur Michel Zegger, de Rosendaël.

Et il m'interrogea encore.

A la fin, il me caressa la joue en disant: " Pauvre petit! Demain, j'irai trouver le directeur de l'agence. Je te reprendrai à Zegger, car cette vie que tu mènes est trop rude. Consentirais-tu à venir chez moi? Je suis riche. C'est moi qui ai créé ce village de Rosendaël. Il m'appartient tout entier... Réponds-moi. — Oh! oui, monsieur, que je lui dis, je vous suivrai de tout mon cœur, et je ferai mon possible pour que vous soyez content de moi. Il me caressa encore les joues et partit. Bien qu'il me parût très, très âgé, il marchait pourtant d'un bon pas. Par derrière, on ne lui aurait pas donné plus de cinquante ans. En rentrant chez le pêcheur, je racontai à la mère Zegger l'entretien que je venais d'avoir. Elle me fit faire le portrait du vieillard pour le reconnaître. Mais quand je lui eus dit qu'il possédait tout le village de Rosendaël, elle s'écria: " Bien sûr, c'est monsieur Gaspard Malo, le brave homme! Tu es changard, mon Charlot. S'il s'intéresse à toi, te voilà sauvé... "

— Et le vieillard t'aura oublié, dit Bertine, incrédule.

— Non, tu vas voir. Nous attendons deux jours. Personne. Le troisième jour, rien non plus. Alors, sur les dunes, je me mis à pleurer. Le soir, je trouvais Zegger et sa femme très tristes. J'étais habitué à leur visage et jamais je ne les avais vus comme ça. Ils me regardaient presque avec bonté. On me fit asseoir pour le dîner et la mère me bourra de soupe aux poissons, une bonne soupe fumante dont elle savait que j'étais très gourmand. Mais j'avais le cœur gros. Je ne pouvais pas manger. Alors, la mère dit: " Mon pauvre petit, nous savons pourquoi M. Gaspard Malo n'est pas venu comme il te l'avait promis. " Je crus à une bonne nouvelle et je me mis à sourire. J'étais déjà consolé, mais ce ne fut pas pour longtemps. La mère ajoutait, tout en balayant la chambre, car déjà la soupe était mangée: " Il est mort dans la nuit d'avant-hier! "

— Mort! fit Bertine.

— Oui, c'est comme ça. Il n'avait pas eu le temps de s'occuper de moi et comme personne ne connaissait ses intentions charitables, je restai encore longtemps chez Zegger. Seulement, comme je n'étais bon à rien, il m'envoyait à l'école. Je sais déjà lire, écrire, compter, et toi, ma Bertine?

— Moi, pas beaucoup, Charlot.

— Enfin, l'agence me reprit sur la demande de Zegger et l'on me remit, faute de pouvoir trouver d'autre place, entre les mains d'un nourricier nommé Poncelet à la Gorgue, qui menait tous les enfants de l'hospice, car j'en trouvais une dizaine qui étaient à sa charge. Il se faisait des bénéfices en les envoyant un peu partout dans les fabriques et dans les usines. Trois jours après mon arrivée, il me dit qu'il venait de passer contrat, à mon sujet, avec un chauxfournier nommé Marie-Claude.

Je ne gagnais pas grand'chose chez Marie-Claude, mais en revanche je peinais fort. Je regrettais Zegger qui, lui, du moins, s'il me gourmandait parfois, ne me brutalisait jamais. Je fus bientôt plus malade qu'à Rosendaël. Et alors, comme je ne remplissais pas mon engagement avec Marie-Claude, Marie-Claude me battait comme plâtre; et à la maison le père Poncelet me mettait à la porte pour m'obliger à passer la nuit dehors, — tout cela parce que je n'étais pas très robuste et que je ne rapportais pas assez d'argent à son industrie.

— Pauvre Charlot!

— J'étais bien, bien malheureux, je t'assure. Et toujours malade! Une fois, des messieurs vinrent un dimanche chez Poncelet et l'interrogèrent. Je me trouvais là. J'entendis. On lui demanda quels étaient les patrons chez lesquels il plaçait les enfants. Il les nomma tous, sauf Marie-Claude. Comme il y avait beaucoup de fours à chaux dans les environs de la Gorgue, un des messieurs demanda: " Je suppose, père Poncelet, que vous ne placez aucun pupille, — je me rappelle très bien, il a dit: pupille, — chez les chauxfourniers? — Oh! non, monsieur! ", a répondu le père Poncelet. Et comme je faisais un mouvement pour lui faire comprendre qu'il se trompait, il m'a serré le bras avec une telle force que j'ai cru, tant ça m'a fait mal, que j'allais mourir!...

— Il y a du monde bien méchant, fit Bertine.

— Alors, continua Charlot, les messieurs partirent, je ne les revis jamais. Trois mois plus tard, ils m'auraient trouvé dans mon lit presque à l'agonie. C'est dur, vois-tu, le travail dans les fours à chaux... dur pour la poitrine surtout. Si tu savais toutes les mauvaises odeurs qui s'échappent des fours. On dirait d'abord que ça vous grise. La tête tourne. On ne peut plus respirer. Le cœur manque. Parfois, ça me rappelait le jour où avec Criquet, mon pauvre Criquet, j'ai ouvert la porte de la chambre dans laquelle mourait madame Juliette à côté de la petite Bertine. Oui, souvent c'était la même odeur. On appelle ça du gaz carbonique. Une fois, j'en avais tant respiré que je suis tombé sans connaissance et qu'on m'a emporté. Je croyais qu'on allait m'emmener à l'hôpital, à Valenciennes ou à Arras, mais Poncelet craignait sans doute des reproches. Il me garda chez lui. Il disait, quand il y avait du monde pour entendre, qu'il m'aimait beaucoup, qu'il me considérait comme son fils. Quand il était seul avec moi et qu'il me croyait endormi, il s'approchait de mon lit et je l'entendais qui disait: " Crève avorton! mais tu ne crèveras donc pas!... Je vais donc te nourrir à rien faire! Crève donc! "

— Vrai! tu en as enduré! Nous pouvons nous donner la main.

— Et, continua Charlot, un matin d'hiver qu'il neigeait, il partit en laissant ouvertes la porte et la fenêtre de ma chambre. Le vent poussait la neige en tourbillons jusque sur mon lit. Je criais au secours; mais la maison était en dehors de la Gorgue et, par ce temps affreux, personne ne passait sur la route. Et moi j'étais trop faible pour me lever. Poncelet rentra une heure après. Il était gris. Il vint à moi et, me voyant les yeux ouverts: " T'es pas crevé? Nom d'un chien, t'as la peau vissée au dos. " Ce jour-là, je compris pourquoi il se faisait si tendre pour moi, devant les étrangers. Le médecin me trouva très mal et il dit au vieux: " Père Poncelet, vous avez eu tort de l'envoyer aux fours à chaux et Marie-Claude a eu tort de le recevoir. La loi est formelle. Les fours à chaux sont des établissements insalubres. Le travail des enfants y est interdit... Je vais porter plainte... " C'est lui qui m'a sauvé, je peux le dire. Il est revenu tous les jours me voir, sans manquer une fois. Et il fournissait les médicaments. Et il ne faisait pas payer ses visites. En sortant de la Gorgue, j'ai été placé à Saint-Remy, dans la fabrique Laverjol. Je ne suis pas encore solide, mais ça va mieux et je suis bien content d'être ici, Bertine, car je ne suis pas pourquoi, mais il me semble que nous allons être amis et que je t'aime déjà...

A ce moment, une heure sonna; la cloche des ateliers rappelait les ouvriers au travail. Les hommes, les femmes, les enfants rentraient en foule.

Bertine et Charlot se levèrent et traversèrent la cour inondée de soleil.

Charlot disait en marchant tout près de la petite fille:

— Voilà, j'ai fini... Ce n'est pas gai tout de même une vie comme ça... De l'un à l'autre... toujours des figures nouvelles...

— Moi, fit Bertine, je te raconterai tout ce que je sais, mais nous n'avons plus le temps de causer. Ce sera pour ce soir, si tu veux m'accompagner jusqu'à Saint-Remy, ou pour demain, après le déjeuner, comme tu voudras.

— Demain, dit-il, là-bas, à la même place. Sais-tu, Bertine? un jour à Paris, rue de la Parcheminerie, madame Juliette m'a embrassé gentiment... et j'ai senti quelque chose qui me caressait le cœur... Depuis ce temps-là, jamais, tu m'entends bien, Bertine? jamais personne ne m'a embrassé... Veux-tu que je t'embrasse, toi, ma Bertine?

— Oh! de grand cœur!...

Elle pencha sa jolie tête souriante.

Il l'embrassa sur la joue, doucement. Et lui rendit son baiser. Il

le reçut les yeux fermés, en frissonnant. Et il resta une seconde immobile, comme pour le savourer.

— Ah ! dit-il, tu m'as embrassé tout comme madame Juliette.

Une voix rude derrière eux les fit tressaillir.

— Que je vous y prenne encore à vous bécoter, vous deux ! ..

En même temps, un coup de pied dans les jambes bousculait Charlot qui alla se heurter contre le pilier d'une marquise, auprès des bureaux.

C'était le contremaître Mabillot.

Charlot baissa la tête, tout de suite, les larmes aux yeux. Il se sentait bien esclave, là comme partout. Et il le serait longtemps encore ! Il serra ses petits poings dans un geste de menace. Frappé et humilié devant Bertine, cela lui alla droit au cœur.

Mais un doux regard de la petite fille le calma.

Les deux enfants, désormais, ne seraient plus seuls puisqu'ils s'aimaient. Ils auraient des pensées communes ; ils auraient les mêmes affections sans doute et partageraient les mêmes haines. Ils avaient vécu solitaires. C'était la vie à deux qui commençait.

Le soir, à la sortie des ateliers, ils se virent.

— Bonsoir, Bertine... dors bien !

— Bonsoir, mon Charlot, bonne nuit !

— Ah ! si mon pauvre Criquet était-là, comme il t'aimerait vite, lui aussi !

— Qu'est-ce donc, ce Criquet dont tu parles toujours ?

— Un ami ! Mais je ne sait pas ce qu'il est devenu. Il est mort, peut-être...

Et dans l'ombre de la nuit qui s'étendait sur les bâtiments noirs de la fabrique, sûrs que cette fois Mabillot ne les surprendrait pas, ils s'embrassèrent encore, puis se sauvèrent.

III

La fabrique Laverjol n'avait pas de contrat régulier avec l'administration. Au bon vouloir du directeur, et pour ce qui concernait Saint-Remy particulièrement, au bon vouloir du contremaître Mabillot, était laissé le soin de fixer les conditions de placement, d'âge, d'admission, la durée de l'apprentissage et de la journée de travail, la question des salaires. La plus entière liberté était également laissée à Mabillot pour tout ce qui concernait l'alimentation, le couchage, les vêtements, la surveillance, le régime disciplinaire, le service médical, toutes choses qui eussent dû faire l'objet d'un règlement intérieur revu, modifié avec soin et finalement accepté par l'Assistance.

Comme il n'y avait pas de surveillance, en dehors de celle du contremaître, il n'y avait aucun contrôle. Mabillot punissait à tort ou à travers, comme il l'entendait, et repoussait ou acceptait à sa guise les réclamations des enfants. Les visites très espacées des inspecteurs restaient toujours sans résultat, car elles ne s'adressaient guère qu'aux détails extérieurs de l'existence de ce groupe. Et les enfants, terrorisés, n'avaient garde de se plaindre. Aussi, poussés à bout, s'évadaient-ils, parfois, par bandes de quatre ou cinq, errant par la campagne jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, ils revinssent chercher pitance à la fabrique.

Pourtant, ils ne rentraient pas tous. De plus hardis se confiaient aux hasards de la vie vagabonde, se louaient à des maîtres chez lesquels l'Assistance perdait leur trace ou échouaient à Paris, au milieu des tentations et des dangers, pour apparaître bientôt en police correctionnelle d'abord, en cour d'assises plus tard, sur l'échafaud, souvent.

Lorsque Bertine rentra le soir chez Placide, Julien l'attendait, accroupi sur le seuil.

Encore tout heureuse de la rencontre de Charlot et tout émue de sa gentillesse, elle n'avait plus peur du sinistre avorton, comme si un protecteur lui était né soudainement.

Elle lui servit à souper, mangea de bon appétit et se coucha.

La nuit, un bruit la réveilla. Comme il faisait clair de lune, elle reconnut Julien, qui entrait. Il avait, pendant la journée, dévissé le verrou. Elle éprouva une si grande frayeur qu'elle resta sans mouvement, comme paralysée.

Il s'approcha d'elle. Le bras nu de la petite pendait hors du lit. Il le lui mordit, près du coude, si fort qu'elle poussa un grand cri.

Il se mit à rire et s'enfuit.

Elle resta éveillée toute la nuit. Mais il ne revint pas. Elle l'entendait qui ronflait bruyamment.

Le matin, quand elle vint prendre son travail à la fabrique, son bras était enflé.

Il lui était presque impossible de s'en servir. Cependant elle se mit à l'ouvrage. Elle était apprentie et travaillait avec une ouvrière beaucoup plus âgée à rentrer les chaînes. Elles étaient deux pour vingt métiers à tisser.

Charlot, lui, était apprenti à la pareuse.

Bertine se montra si inhabile pendant toute la matinée, que, par sa faute, les fils cassaient à chaque instant, les bobines se gâtaient,

le tissu se perdait. Et comme elle craignait d'être réprimandée, ses yeux se brouillaient de larmes.

Elle aperçut justement Mabillot qui se dirigeait vers les métiers. D'un coup d'œil, il constata les dégâts et en demanda la cause.

— C'est cette petite, dit l'ouvrière. En général, elle est bien plus adroite. Aujourd'hui elle ne fait que des sottises.

Bertine pleurait. Mabillot la secoua.

— Si tu ne travailles pas mieux, je t'enverrai au cachot.

Tout à coup, Mabillot la reconnut et durement :

— Au lieu de travailler, tu aimerais mieux, n'est-ce pas, te faire embrasser par les garçons, dans les coins ?

Elle baissa la tête. Elle était toute tremblante.

— Puisque tu es incapable de travailler à tes métiers, va-t-en aux souffroirs. On t'y occupera.

— Je veux bien, monsieur, dit-elle, résignée.

Elle sortit, traversa la cour et entra dans un bâtiment construit en briques et surmonté de hautes cheminées.

C'était là qu'on faisait subir aux laines leurs dernières opérations. Certaines étoffes ne réclament, lorsqu'elles sont destinées à être employées en blanc, que quelques lavages et dégorgeages et une coloration spéciale qui consiste à les exposer à l'action de l'acide sulfureux gazeux. Cette opération se fait dans les chambres appelées souffroirs. L'acide sulfureux y est produit par la combustion du soufre et maintenu en contact avec les tissus par la fermeture complète des chambres. Une lente circulation s'établit par les cheminées. Il est presque impossible de demeurer plus de quelques minutes dans ces enfers du soufre dont les émanations vous prennent à la gorge et vous suffoquent. Non seulement la vie y court des dangers incessants, mais dans le voisinage même des souffroirs, le gaz délétère qui s'échappe de l'usine et se mélange à l'atmosphère détruit la vie animale et végétale.

Ce fut là qu'elle travailla jusqu'au soir, surveillant les laines exposées à l'action du soufre, pliant ou dépliant.

À chaque instant, elle était obligée de sortir, à l'air moins vicié du dehors, et elle respirait alors largement, essayant d'emplir ses poumons d'autre chose que de ce poison.

Et elle était prise de quintes de toux qui duraient des heures entières, sans un moment de répit, et pendant lesquelles elle se roulait et se tordait sur un blanc, près de là, haletante, râlant, n'en pouvant plus, la poitrine déchirée, les yeux rouges et sanguinolents de tous les efforts que le soufre arrachait à sa gorge.

Quand le soir vint, elle se hâta de rentrer chez elle. Elle ne vit pas Charlot.

Elle voulut se coucher, pour se reposer un peu.

Elle était à peine dans son lit que Julien survenait :

— A manger ! à manger ! dit-il.

Et il fallut qu'elle se relevât et s'occupât du garçon. Elle mit de l'eau sur le feu. Et pendant qu'elle épluchait des légumes, alors que l'eau était bouillante, il trouva le moyen de renverser celle-ci sur les pieds de Bertine.

L'enfant poussa un cri horrible et tomba.

Heureusement, l'eau était tombée sur ses sabots et n'avait fait que ruisseler ensuite à l'intérieur. Elle n'en fut pas moins cruellement brûlée sur le cou-de-pied et autour de la cheville.

Elle se soigna elle-même avec de l'huile, mit un peu de ouate sur les brûlures, s'enveloppa d'une bande de linge et se coucha.

Julien la regardait silencieusement.

Il ne faisait pas un geste. Ses petits yeux rouges étaient fixes, sa bouche sanglante restait grande ouverte.

Elle passa la nuit sans dormir.

Le lendemain elle ne pouvait marcher. Elle se leva à grand-peine, essaya de sortir, mais ce fut vainement. Elle fut obligée de rester.

À midi et demi, la porte de la maison fut poussée doucement, et elle vit une gentille tête, surprise et un peu effarouchée, qui passait par l'entre-bâillement.

C'était Charlot, Bertine était assise, les pieds sur une chaise.

— Est-ce qu'on peut entrer, Bertine ?

— Mais oui, Charlot, mais oui ; oh ! que cela me fait plaisir de te voir... J'ai tant de mal et je m'ennuyais tant...

Et elle lui tendit les bras.

Il l'embrassa.

Tout à coup, il vit dans un coin, accroupi dans l'ombre, Julien qui le considérait d'un air méchant.

— Qu'est-ce que c'est que celui-là ? dit le gamin.

— Le fils au père et à la mère Placide...

— Figure-toi, ma Bertine, je me suis informé de toi, ce matin, parce que je ne t'avais pas vue hier au soir. J'ai appris qu'on t'avait envoyée au souffroir, et sachant que tu étais absente aujourd'hui, je me suis dit : " Le souffroir, c'est si dur que Bertine doit être malade. " Alors je suis accouru, aussitôt après le déjeuner... Comment vas-tu ?

(A suivre.)

ACADEMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'Étoile

Ballet en 2 Actes de A. ADERER & C. de RODDAZ

Musique de **ANDRÉ WORMSER**

ADAGIO PAR LES SUJETS

Lent

PIANO



bien chanté

p

pp

pp

doux et bien chanté

espress

p

en **pp**

mon **pp**

lent

pp

Musical score for the first system, featuring piano and vocal parts. The piano part includes markings for *pp* and *un peu retenu*. The vocal part includes the instruction *Le Mouvi*. The system concludes with the marking *dilect*.

Musical score for the second system, including piano and vocal parts. The piano part is marked *PIANO* and includes the instruction *Poco allegretto*. The vocal part includes the marking *adour*. The system concludes with the marking *PIANO*.

PAGE D'ALBUM INEDITE

Paris, par M. L. V.

GIACOMO MEYERBEER.

VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

" *Mercrèdi, 24 août.* — Les vicissitudes de cette vie n'auront jamais de fin. Il y a quatre jours, j'étais plein d'espoir et de courage, et nous voici bloqués depuis quatre jours et trois nuits par des amoncellements de glaces. Dans toutes les directions, nous ne voyons plus que hummocks, arêtes et aspérités. Le courage est encore là, mais l'espoir est parti...

" Sur la surface de la mer, polie comme un miroir, glissaient les kayaks ; à chaque coup de rame silencieux, l'eau avait un murmure. On se serait cru en gondole, sur le Grand Canal. Mais ce calme même avait quelque chose d'inquiétant...

" Brusquement, en effet, nous fûmes entourés de glaces ; la terre étant proche, le meilleur parti à prendre était d'y chercher un refuge en attendant les événements... Comme nous ramions au milieu de petits glaçons flottants, le fond de mon kayak reçut à l'improviste un choc violent. Nous étions entourés de nos ennemis, les morses. Un d'entre eux, d'une taille gigantesque, nageait entre deux eaux, derrière moi. Tout à coup, il se dressa juste devant Johansen, qui suivait mon sillage. Redoutant de voir l'animal enfoncer ses défenses dans le pont de son embarcation, Johansen

solide, hérissée d'obstacles, était absolument impraticable. Nous avons donc campé, et, le 21, nous avons tué un ours : du moins nous ne mourrons pas de faim avant quelque temps..."

Le sort en était jeté. Nansen et Johansen étaient condamnés à huit mois d'hivernage.

Déjà ils avaient fait choix sur le rivage voisin, près d'un promontoire qu'ils surent plus tard être le cap Helland, d'un coin propice pour y construire une hutte, quand un incident inattendu se produisit : la glace sur laquelle s'élevait leur tente se détacha brusquement de la terre et, sous l'action du vent, commença à les emporter dans une dérive rapide. D'abord ils songèrent à regagner la côte ; ils mirent les kayaks à l'eau et hissèrent la voile. Mais la côte était loin, et ils réfléchirent qu'une île en valait une autre. Pourquoi ne pas cingler vent en arrière vers le sud tant que le passage serait libre ?

Ainsi firent ils. Ilots et pointes se succédaient. Et ils admiraient les hautes falaises de basalte, étayées de colonnes et de contreforts, tronées de niches, surmontées d'autant de clochetons aigus que la Cathédrale de Milan.

Le 25 août, ils accostèrent à un nouveau rivage, sur lequel, dès leur débarquement, un ours leur souhaita la bienvenue. Johansen, d'une balle lui brisa la colonne vertébrale. L'animal blessé essaya de fuir, mais la partie postérieure de son corps était paralysée. Perplexe, il s'assit et se mit à mordre jusqu'au sang ses pattes de derrière, comme pour les châtier de lui refuser leur service. Un second coup de feu mit fin à ses souffrances.



LA HUTTE D'HIVER.

s'écarta en cherchant son fasil. J'avais moi-même saisi le mien en toute hâte. Le morse, cependant, rentra dans l'eau avec fracas, plongea sous le kayak de Johansen et reparut derrière lui. C'était un voisinage inquiétant. Pour le fuir, Johansen sauta sur le glaçon le plus proche. Au bout d'un moment, je suivis son exemple. Mais je courus grand risque de prendre, par ma faute, le bain dont le morse m'avait seulement menacé. Le bord de la glace manqua au moment où j'y mettais le pied, et je restai debout dans le kayak, qui s'en allait à la dérive, faisant des prodiges d'équilibre pour ne pas chavirer. Si le morse avait reparu à ce moment, je l'aurais certainement reçu dans son propre élément. Finalement je réussis à me hisser sur la glace, et longtemps nous vîmes notre agresseur passer et repasser autour de notre îlot flottant, sur lequel nous tournâmes la situation de notre mieux en dînant.

" C'était un grand morse. Il y a quelque chose de fantastique et de préhistorique dans l'aspect de ces monstres. Je ne pouvais m'empêcher de songer à un triton, tandis qu'il se roulait dans l'eau en soufflant et nous regardait avec des yeux ronds et vitreux. Il était bien inutile d'user des cartouches sur un gibier dont nous n'avons que faire pour le moment. Aussi attendîmes-nous que, lassé enfin, il s'en allât comme il était venu. Après quoi nous repartîmes, heureux d'en être quittes à si bon compte.

" ... Arrivés sur la glace attenante à la terre, nous nous vîmes condamnés à l'immobilité : plus d'eau libre dans aucune direction, et la surface

D'autres ours furent aperçus le même jour. Les morses étaient nombreux. Cette côte, au bord d'un fiord, s'annonçait comme un garde-manger amplement approvisionné. Dès le lendemain de leur arrivée, après s'être assurés de l'impossibilité d'aller beaucoup plus loin, Nansen et Johansen commencèrent à se préparer à hiverner là. Il importait en effet de ne pas se laisser surprendre par l'hiver sans vivres et sans abri, et les quelques semaines qu'ils avaient devant eux devaient être consacrées : 1° à des chasses aux ours et aux phoques ; 2° à la construction d'une hutte confortable en prévision des grands froids de la nuit boréale.

LES PRÉPARATIONS DE L'HIVERNAGE

Tuer le plus de bêtes possible pendant qu'elles abondaient, était le premier objectif de Nansen. La chasse aux ours était plus fatigante que dangereuse. La curiosité et la faim les attiraient ; puis, à la vue des deux hommes, ils prenaient la fuite et il fallait les poursuivre. Douze ours blancs, vieux ou jeunes, tombèrent, avant la fin d'octobre, sous les balles des deux compagnons. Le froid arctique offre l'avantage de conserver indéfiniment la viande des animaux morts : Nansen et Johansen, de quelque appétit qu'ils fussent doués, — et l'endurance de leurs estomacs était certes à la hauteur de leur énergie morale, — n'avaient donc nullement besoin de se rationner.

Restait à abattre quelques morses, d'une part pour apporter quelque

variété dans la confection des menus, d'autre part parce que l'huile de morse devait servir, pendant tout l'hiver, de combustible et de luminaire.

Les monstrueux amphibiens, en dehors de ces considérations gastronomiques et utilitaires, intéressaient Nansen d'une façon toute spéciale. Il étudiait et il a décrit leurs mœurs avec une bienveillance non dissimulée. On revient des Indes, dit-on, avec le respect du tigre, animal féroce et superbe, pour lequel on a trouvé un qualificatif admiratif : le tigre royal. Hôte de la banquise polaire, Nansen qualifierait volontiers le roi des animaux arctiques : morse royal. Le morse lui a fait courir des dangers, et il lui en sait gré. Il méprise un peu l'ours, si débonnaire, dont les griffes ont à peine égratigné le nez d'un chien et la joue de son compagnon ; mais il estime le morse. "Le morse n'a pas peur de l'ours," est une des constatations auxquelles il semble tenir, et qu'il était sur de nombreuses preuves dès qu'il en trouve l'occasion.

Les chasses aux morses auxquelles se livrèrent Nansen et Johansen furent plus mouvementées que leurs chasses aux ours. Le premier qu'ils tuèrent leur coûta neuf cartouches et, neuf balles dans le corps, il disparut. Pourtant, ils le retrouvèrent peu après. Deux autres furent tués sur un glaçon. Ils dormaient au soleil, et le premier tomba foudroyé à la première balle. Le second, atteint de deux balles dans la tête, perdant des flots de sang par les narines et par la gueule, se mit à mugir et à tousser formidablement... "Se soutenant sur ses énormes défenses, il toussait du sang comme un poitrinaire, indifférent à notre présence. En dépit de son apparence monstrueuse, il y avait de telles supplications et un tel sentiment d'impuissance dans le regard de ses yeux ronds, qu'oubliés de nos propres besoins, nous nous sentions une grande pitié pour lui. Il nous semblait que nous avions commis un meurtre. Une balle logée derrière l'oreille mit un terme à ses souffrances.

Avoir tué des morses, c'était bien : il s'agissait maintenant de les transporter sur une terre ferme. Les deux chasseurs durent aller chercher à leur hutte leurs traîneaux et leurs couteaux. Par mesure instinctive de précaution, ils prirent également avec eux leurs kayaks. Sans cette prévoyance, il serait difficile de dire ce qu'il serait advenu d'eux. Pendant qu'ils dépouillaient les morses, un ouragan s'éleva et tout à coup Nansen s'aperçut que, comme la chose leur était arrivée une fois déjà, la glace qui les portait s'était détachée et s'éloignait du rivage. Mais le cas n'était pas le même ; ils n'avaient pas, cette fois, tout avec eux ; leurs provisions, leur tente, leurs couvertures, leurs instruments étaient à terre : il importait de regagner cette terre immédiatement et à tout prix. Hélas ! il fallut abandonner aux mouettes et aux goélands la presque totalité des deux morses. Après avoir hâtivement taillé dans la chair des deux animaux les meilleurs morceaux, Nansen et Johansen s'embarquèrent. Tandis qu'ils luttèrent contre le vent pour atteindre le rivage, ils purent voir longtemps des oiseaux de mer innombrables tourner autour des masses sanglantes et huileuses qu'emportait la dérive. Au milieu de glaçons qui s'entre-choquaient, vingt fois les kayaks coururent le risque d'être broyés et furent à deux doigts de leur perte ; par instants, il semblait aux deux hommes que les rafales soulevaient hors de l'eau leurs embarcations légères, et c'était miracle qu'elles ne fussent pas renversées. Enfin, à l'abri des hautes falaises, Nansen et Johansen trouvèrent l'eau plus calme et purent atterrir : le désastre un moment redouté se réduisait à un cruel déboire.

Quelque temps après, Nansen et Johansen se trouvant en présence d'un troupeau de morses, en abattirent deux, de deux coups de feu au bon endroit, derrière l'oreille... "Tous les autres plongèrent, sauf un qui ne bougea pas et resta à regarder avec étonnement, tantôt ses deux compagnons morts, tantôt les deux êtres inconnus que nous étions pour lui. Nous avions maintenant plus de chair et d'huile de morse qu'il ne nous en fallait. Aussi Johansen, qui avait ajusté, hésitait à tirer. Je profitai de l'occasion pour photographier la scène. Finalement, nous fûmes d'avis que le tuer serait sacrifier, sans besoin, une cartouche et nous le laissâmes se retirer à son tour. Pendant ce temps l'eau bouillonnait d'animaux furieux, qui brisaient la glace autour d'eux et remplissaient l'air de leurs beuglements..."

Le dépeçage des morses était bien le travail le plus désagréable et le plus répugnant qu'on pût imaginer. Les tirer sur la grève était au-dessus des forces des deux hommes. Il leur fallait donc procéder à cette dissection à même les corps flottants : "Nous mouiller, dit Nansen, n'était rien : on se sèche avec le temps. Mais ce qui était pire et ce que nous ne pouvions éviter, c'était d'être saturés, de la tête aux pieds, de graisse, d'huile et de sang. Nos malheureux vêtements, que nous ne pouvions renouveler avant un an, étaient singulièrement éprouvés durant cette besogne. Ils absorbaient l'huile et s'en imbibaient, à un point tel que notre peau même finissait par s'imprégner. De toute l'expédition, nous n'avions eu à nous acquitter d'une tâche aussi déplaisante... Notre récompense fut deux grands tas de graisse et de viande soigneusement recouverts d'immenses et épaisses peaux de morses."

Le 7 de septembre, Nansen et Johansen posèrent la première pierre de la hutte qui devait les abriter pendant l'hivernage. A partir de ce jour, on eût pu les voir, presque chaque matin, se mettre en route comme des ouvriers, chargés d'un bidon de fer-blanc contenant de l'eau à boire. Ils cherchaient et ramassaient des fragments de basalte, creusaient les fondations, édifiaient les murailles avec tout le soin possible. Leurs outils se composaient d'un patin de traîneau, servant de pic, d'une défense de morse emmanchée d'une traverse de traîneau et utilisée comme pioche, enfin d'une bêche faite de l'omoplate d'un morse fixée au bout d'un bâton de raquette. C'étaient de pauvres outils ; mais les deux Norvégiens étaient riches de patience et d'énergie.

Achevés en huit jours, les murs ne mesuraient guère que 90 centimètres de hauteur. Le sol de la hutte étant en contre-bas de 90 centimètres

aussi (creuser un pareil trou avec les outils énumérés ci-dessus avait été un tour de force), cela faisait intérieurement une hauteur totale de 1 m. 80, pour une largeur égale et une profondeur d'à peu près 3 mètres. Nansen, malgré sa grande taille, se tiendrait donc presque debout dans l'unique et vaste salle, et, couché, il n'aurait pas besoin de se replier en chien de fusil ; depuis qu'il avait quitté le *Fram*, il ne s'était jamais trouvé aussi à l'aise.

Une pièce de bois flotté, ramassée sur la grève, fit la faitière du toit ; quatre peaux de morses, assouplies par un séjour prolongé dans l'eau de mer, et que de lourdes pierres étaient chargées de tendre et de maintenir, en formèrent la couverture. De la neige tassée enveloppait extérieurement toute la construction. A la fin de septembre, l'habitation fut prête, et ses architectes propriétaires, quittant l'abri provisoire où ils avaient vécu jusque-là, purent s'y installer tout en parachevant les aménagements intérieurs.

Un passage étroit, creusé dans la terre — plus court que ne l'eût désiré Nansen, car la gelée avait interrompu les travaux — conduisait à la porte d'entrée, pratiquée dans un coin du mur et fermée par une peau d'ours solidement cousue à la peau de morse du toit ; une seconde peau d'ours protégeait l'accès extérieur. Malgré les lampes à huile de morse, faites d'une feuille de clinquant pliée, garnies de mèches découpées dans les bandages de la boîte de pharmacie, et qui brûlaient à merveille, la première nuit dans la hutte neuve fut froide. Nansen et Johansen avaient essayé de dormir séparément chacun sous une couverture. Dès le lendemain, instruits par l'expérience, ils employèrent d'épaisses fourrures d'ours à s'installer une couchette commune, et ils ne songèrent pas à se séparer. Un peu plus tard, quand la température s'abaissa considérablement, ils revinrent au système du lit sac, si apprécié le printemps précédent, et s'en fabriquèrent un avec les peaux d'ours, en tout point semblable à celui de peau de renne, qu'ils avaient abandonné au Camp de l'Attente. Ils avaient essayé en vain d'aplanir le sol de la hutte ; les pierres frustes et pointues étaient un rude sommier pour les heures d'insomnie : heureusement les heures d'insomnie sont peu nombreuses



"AIDÉS PAR LE VENT, NOUS AVANÇONS PLUS VITE."

quand on est capable de dormir, comme le firent durant l'hiver Nansen et Johansen, vingt ou vingt-deux heures sur vingt-quatre.

Dormir et manger devant être toute leur vie, un foyer n'était pas moins indispensable qu'un lit. Dans un coin de la hutte un âtre fut ménagé, et un fourneau rudimentaire à huile de morse fut installé. Un trou dans le toit et une peau d'ours formant tablier constituaient la fumisterie intérieure. Extérieurement, une cheminée de neige fut construite afin d'empêcher le vent de refouler la fumée dans la hutte. Cette cheminée remplissait parfaitement son office ; mais la chaleur en élargissait le trou chaque jour et de larges gouttes d'eau tombaient régulièrement sur la marmite. A cela rien à faire, si ce n'est de temps à autre, des réparations pour lesquelles les matériaux ne manquaient pas.

Près de la hutte, protégés par des pierres et des glaçons, étaient les précieux dépôts de chair et de graisse d'ours et de phoque. Ce qui restait des provisions emportées du *Fram* avait été soigneusement mis en réserve, en prévision du départ en kayak, le printemps suivant. Assurés de ne souffrir, dans leur solitude, ni du froid, ni de la faim, Nansen et Johansen pouvaient affronter, sans redouter d'autre ennemi que l'ennui, la nuit hivernale.

Elle approchait rapidement.

Les approvisionnements une fois au complet, les chasses avaient cessé. Les distractions étaient devenues rares.

Un jour, Nansen entend des cris au-dessus de sa tête. Il lève les yeux et il voit deux oies voler à tire-d'aile dans la direction du sud. Avec quelle envie son regard les suit jusqu'à leur complète disparition !

Le 12 septembre, alors que depuis plusieurs jours la température s'est graduellement abaissée, une détente imprévue se produit. Le thermomètre monte à 4° au-dessus de zéro ; c'est presque la plus haute température observée pendant toute l'expédition. La joie que le printemps met dans les cœurs, les deux voyageurs l'éprouvent à ce dégel passager : "De tous côtés, des cascades descendent, écumeuses, de la montagne et des glaciers, et forment de petits ruisseaux, qui murmurent parmi les pierres du rivage.

(A suivre)

LOGIQUE



La mère.— Ne penses-tu pas, Willie, que c'est d'un méchant garçon de prendre ces bons petits poissons avec un hameçon qui leur fait tant de mal?

Willie (après réflexion).— Ce ne sont pas de bons petits poissons, maman, ce sont de méchants poissons qui viennent mordre mes bons petits vers.

DE LA FLUTE AU COR

Un cor murmure au fond des bois,
Loinement ;
Des flûtes, près du lac dormant,
Comme des voix,
Douce, double, jasant à peine,
En modulant
Des répons alternés que mène
Un rythme lent.
L'une grave, l'autre plus claire
Se mêle au cor,
Se ralentit ou s'accélère,
Dans le soir d'or ;
Puis toutes deux croisent parfois
Leurs jeux légers,
Comme sur leurs trous les bergers
Croisent les doigts.
Elle chantent ainsi longtemps,
Au fond du soir,
Leur doux chant double de printemps,
D'aube et d'espoir ;

Puis confondant leur chanson sour
Qui tremble encore,
Meurent dans l'immense douceur
Du cor sonore...
Et ces deux chants, l'un plus ardent,
L'autre plus doux,
C'est nos âmes se répondant
Du fond de nous ;
C'est d'abord ton âme et la mienne
Chantant à peine,
Et luttant d'abord comme lutte
La double flûte ;
C'est ton âme douce de femme,
Et c'est mon âme
Plus sonore et plus triste d'homme
S'unissant comme
S'unissent parmi la rumeur
Du cor éteint
Ces flûtes tendres dont se mourt
L'accord lointain.

FERNAND GRECH

Chronique Théâtrale

PARC SOHMER

Les semaines se succèdent brillantes et vivement appréciées du public, dans le seul lieu de Montréal où il soit possible, pour ceux qui n'ont pas déserté la ville, de trouver, réunies en un véritable Eden, tout ce qu'on recherche en ce moment : promenade avec une vue superbe, air pur du fleuve, distractions de haut goût qu'on peut doser à volonté et qui ne sont jamais une source de fatigue.

Nous avons eu, la semaine dernière, les 3 Marvelles, inimitables acrobates ; de Boé et ses tours étonnants sur le trapèze ; Luciane, le véritable homme serpent ; les deux Lamarts, acrobates comiques ; la femme à trois voix, véritablement extraordinaire ; Mlle Decca, chanteuse et virtuose du violon. Les habitués du Parc se souviendront longtemps de ce magnifique spectacle.

×

EXPOSITION PROVINCIALE A MONTREAL

Pour cette Exposition qui coïncide avec le Jubilé Royal, les directeurs ont voulu se surpasser, tant par les nouveaux dispositifs introduits, la variété des objets exposés, la multiplicité des prix accordés aux exposants, le nombre et la qualité des attractions engagées.

"Excelsior" c'est la devise de la Compagnie d'Exposition de Montréal, et l'Exposition de cette année dépassera les précédentes et justifiera, une fois de plus, l'engouement du public pour cette manifestation si consolante de notre commerce et de notre agriculture.

PALLADIO.

CHEZ L'AVOCAT

Le client.— Pardon, monsieur, vous donnez des avis légaux, n'est-ce pas ?
L'avocat (distrain).— Pardon, monsieur, nous les vendons.

Ce sont les plus grandes âmes qui font le moins d'état des biens qu'elles possèdent ; il n'y a que les faibles et basses qui s'estiment plus qu'elles ne doivent, et sont comme les petits vaisseaux que trois gouttes d'eau peuvent remplir.—DESCARTES.

UN PAPA BIEN EXIGEANT

Une dizaine de gamins s'amusaient à patiner sur les bords du petit lac de... sous l'œil vigilant de leurs parents.

Tout à coup un cri s'éleva, plein d'angoisses et de terreur : un des enfants vient de sentir la glace se briser sous ses pieds, et il tombe, s'enfonce dans l'eau.

Le père accourt, mais, saisi d'effroi, il demeure immobile au bord du gouffre, où son fils vient de disparaître.

Moins impressionnable, plus hardi, un des petits patineurs se décide, pique une tête dans le trou, et, au bout de quelques secondes, longues comme des siècles, et aux applaudissements de toute l'assistance, il ramène à la surface son camarade presque inanimé.

Le père se précipite vers son fils et, tremblant de bonheur, le prend dans ses bras...

Mais soudain il s'aperçoit que son enfant est nu-tête, et, s'adressant au jeune sauveteur :

" Mon garçon, lui dit-il, puisque vous êtes mouillé, ne pourriez-vous retourner lui chercher sa casquette ? "

DEUX FOIS

Officier en retraite.— Oui, je puis affirmer que j'ai eu pour, mais bigrement peur, deux fois dans ma vie.

Mme Romanesque.— Sans doute quand vous combattiez aux Indes ?

L'officier.— Non, madame ! La première, c'est quand je me suis marié. La seconde quand on a baptisé mon bébé.

PAS DE FATIGUE

Lui.— Je me demande si, pendant mon absence, tu as seulement une fois pensé à moi.

Elle.— Tu sais bien que le docteur m'avait absolument défendu de rien faire qui puisse m'occasionner de la fatigue.

GROS SERVICE

L'étranger.— Pardon, monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous mais il est en votre pouvoir de me rendre un grand service, si vous le voulez bien.

Le commerçant (brusquement).— Moi ! Vous devez faire erreur monsieur, je viens de faire faillite avec un passif de \$100 000 et pas d'actif. Je ne vois pas de quelle utilité je vous puisse être.

L'étranger.— J'ai en effet entendu parler de cela.

Le commerçant.— Vous le savez et vous venez me demander un service ?

L'étranger.— Parfaitement.

Le commerçant.— Mais de quelle manière un homme aussi tombé que moi peut-il vous être utile ?

L'étranger.— En me disant la manière que vous avez employée pour obtenir un aussi gros crédit.

LES MONSTRES



La tante Penoute.— Ah mon Dieu ! que ces policemen Montréalais sont donc brutaux !

L'oncle Penoute.— Qu'ont-ils donc fait, Josotte ?

La tante Penoute.— Une pauvre femme qu'ils ont " piécée ".

MODES PARISIENNES



CORSAGE EN FAÛLE NOIRE, de forme blouse, le haut décollé en carré sur un dessous de guipure avec enroulement formant épaulettes, volant de dentelle dissimulant la fermeture, manches de guipure, col et ceinture en ruban rayé blanc et noir. *Matériaux* : 1 $\frac{1}{2}$ verge de soie, 1 $\frac{1}{2}$ verge de broderie, 3 $\frac{1}{2}$ verges de ruban. — CORSAGE EN TAFFETAS A DAMIERS NOIR ET BLANC, de forme boléro, garni d'un bouillonné de mousseline de soie noire, col marin découpé aux épaules formant jockey, naanches soulevées du haut, petit bouillonné au bas, blouse froncée en mousseline de soie, ceinture et col en ruban. *Matériaux* : 9 verges de tissus, 3 $\frac{1}{2}$ verges de mousseline de soie. — CORSAGE EN MOUSSELINE DE SOIE VIEUX ROSE entièrement bouillonnée sur fond de soie glacée, petits créneaux et ceinture de satin, col bouillonné avec ruche, manches froncées, petit ballon et jockey bouillonné. *Matériaux* : 2 $\frac{1}{2}$ verges de mousseline de soie, 5 $\frac{1}{2}$ verges de soie, 1 $\frac{1}{2}$ verge satin.

VIANDE DE BOUCHERIE

Au milieu de l'Océan Indien, un soir triste où le vent commençait à gémir.

Deux pauvres bœufs nous restaient, de douzo que nous avions pris à Singapour pour les manger en route. On les avait ménagés, ces derniers, parce que la traversée se prolongeait, contrariée par la mousson mauvaise.

Deux pauvres bœufs étioles, amaigris, pitoyables, la peau déjà usée sur les saillies des os par les frottements des roulis. Depuis bien des jours ils naviguaient ainsi misérablement, tournant le dos à leur pâturage de là bas où personne ne les ramènerait plus jamais, attachés court, par les cornes, à côté l'un de l'autre, et baissant la tête avec résignation chaque fois qu'une lamo venait inonder leur corps d'une nouvelle douche si froide ; l'œil morne, ils rumaient ensemble un mauvais foin mouillé de sel, bêtes condamnées, rayées par avance sans rémission du nombre des bêtes vivantes, mais devant encore souffrir longuement avant d'être tuées ; souffrir du froid, des secousses, de la mouillure, de l'engourdissement, de la peur.

Le soir dont je parle était triste particulièrement. En mer, il y a beaucoup de ces soirs-là, quand de vagues nuées livides traînent sur l'horizon où la lumière baisse, quand le vent enlève sa voix et que la nuit s'annonce peu sûre. Alors à se sentir isolé au milieu des eaux infinies, on est pris d'une vague angoisse que les crépuscules ne donneraient jamais sur terre, même dans les lieux les plus funèbres. — Et ces deux pauvres bœufs, créatures de prairies et d'herbages, plus dépayées que les hommes dans ces déserts mouvants et n'ayant pas comme nous l'espérance, devaient très bien, malgré leur intelligence rudimentaire, subir à leur façon l'angoisse de ces aspects-là, y voir confusément l'image de leur prochaine mort.

Ils rumaient avec des lenteurs de malades, leurs gros yeux atones restant fixés sur ces sinistres lointains de la mer. Un à un, leurs compagnons avaient été abattus sur ces planches à côté d'eux ; depuis deux semaines environ, ils vivaient donc plus rapprochés par leur solitude, s'appuyant l'un sur l'autre au roulis, se frottant les cornes, par amitié.

Et voici que le personnage chargé du service des vivres (celui que nous appelons à bord : le maître commis) monta vers moi sur la passerelle, pour me dire dans les termes consacrés : "Capitaine, on va tuer un bœuf." Le diable l'emporte, ce maître commis ! Je le reçus très mal, bien qu'il n'y eût assurément pas de sa faute ; mais, en vérité, je n'avais pas de chance depuis le commencement de cette traversée-là : toujours pendant mon quart, l'abattage des bœufs !... Or, cela se passe précisément au-dessous de la passerelle où nous nous promenons, et on a beau détourner les yeux, penser à autre chose, regarder le large, on ne peut se dispenser d'entendre le coup de masse, frappé entre les cornes, au milieu du pauvre front attaché très bas à une boucle par terre ; puis le bruit de la bête qui s'effondre sur le pont avec un cliquetis d'os. Et sitôt après, elle est soulevée, pelée, dépecée ; une atroce odeur fade se dégage de son ventre ouvert

et, alentour, les planches du navire, d'habitude si propres, sont souillées de sang, de choses immondes.

Donc c'était le moment de tuer le bœuf. Un cercle de matelots se forma autour de la boucle où l'on devait l'attacher pour l'exécution, — et, des deux qui restaient, on alla chercher le plus infirme, un qui était déjà presque mourant et qui se laissa emmener sans résistance.

Alors, l'autre tourna lentement la tête, pour le suivre de son œil mélancolique, et, voyant qu'on le conduisait vers ce même coin de malheur où tous les précédents étaient tombés, il comprit ; une lueur se fit dans son pauvre front déprimé de bête ruminante et il poussa un beuglement de détresse... Oh ! le cri de ce bœuf, c'est un des sons les plus lugubres qui m'aient jamais fait frémir, en même temps que c'est une des choses les plus mystérieuses que j'aie jamais entendues... Il y avait là-dedans du lourd reproche contre nous tous, les hommes, et puis aussi une sorte de navrante résignation ; je ne sais quoi de contenu, d'étouffé, comme s'il avait profondément senti combien son gémissement était inutile et son appel écouté de personne. Avec la conscience d'un universel abandon, il avait l'air de dire : " Ah ! oui... voici l'heure inévitable arrivée, pour celui qui était mon dernier frère, qui était venu avec moi de là-bas, de la patrie où l'on courait dans les herbages. Et mon tour sera bientôt, et pas un être au monde n'aura pitié, pas plus de moi que de lui..."

Oh ! si, j'avais pitié ! J'avais même une pitié folle en ce moment, et un élan me venait presque d'aller prendre sa grosse tête malade et repoussante pour l'appuyer sur ma poitrine, puisque c'est là une des manières physiques qui nous sont le plus naturelles pour bercer d'une illusion de protection ceux qui souffrent ou qui vont mourir.

Mais, en effet, il n'avait plus aucun secours à attendre de personne, car même moi qui avait si bien senti la détresse suprême de son cri, je restai raide et impassible à ma place en détournant les yeux...

A cause du désespoir d'une bête, on ne va pas changer la direction d'un navire et empêcher trois cents hommes de manger leur ration de viande fraîche ? On passerait pour un fou, si seulement on y arrêtait une minute sa pensée.

Cependant un petit gabier, qui peut-être, lui aussi était seul au monde et n'avait jamais trouvé de pitié, — avait entendu son appel, entendu au fond de l'âme comme moi. Il s'approcha de lui, et, tout doucement, se mit à lui frotter le museau.

Il aurait pu, s'il y avait songé, lui prédire :

"Ils mourront aussi tous, va, ceux qui vont te manger demain ; tous, même les plus forts et les plus jeunes ; et peut-être qu'alors l'heure terrible sera encore plus cruelle pour eux que pour lui, avec des souffrances plus longues ; peut-être qu'alors ils préféreraient le coup de masse en plein front."

La bête lui rendit bien sa caresse en le regardant avec de bons yeux et en lui léchant la main. Mais c'était fini, l'éclair d'intelligence qui avait passé sous son crâne bas et fermé venait de s'éteindre. Au milieu de l'immensité sinistre où le navire l'emportait toujours plus vite, dans les embruns froids, dans le crépuscule annonçant une nuit mauvaise, — et à côté du corps de son compagnon qui n'était plus qu'un amas informe de viande pendue à un croc, — il s'était remis à ruminer tranquillement, le pauvre bœuf ; sa courte intelligence n'allait pas plus loin ; il ne pensait plus à rien ; il ne se souvenait plus.

PIERRE LOTI.

DEVINETTE



—Voilà vraiment un philosophe que ce gros homme qui se promène dans le bal les bras croisés !
—Où donc ? Je ne le vois pas !



Écoutez!

Il y en a qui naissent avec de beaux cheveux, d'autres qui en acquièrent, mais il n'y en a pas auxquels il en pousse de force. Ceux qui acquièrent une belle chevelure font généralement usage de cette préparation favorite pour les cheveux et le cuir chevelu,

La Vigueur des Cheveux d'Ayer

L'ineffable Calino est en visite.

Et comme la dame de la maison se plaint amèrement de n'avoir pas d'enfants, notre Calino lui dit le plus sérieusement du monde :

—C'est bien fâcheux... Et madame votre mère, en a-t-elle eu ?

Un farceur.

X... se présente au guichet du chemin de fer :

—Une troisième pour Fouillard-les-Dindes.

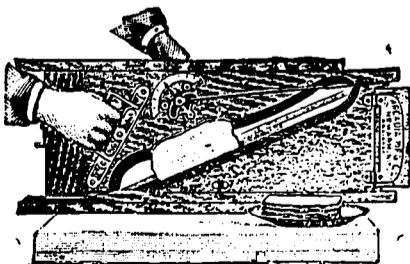
—Monsieur, répond l'employé, le train qui va partir est un express pour lequel on ne délivre pas de troisièmes.

—Alors, le fumiste, voulant faire une bonne farce :

—Si c'est ça, donnez-moi une quatrième.

L'employé, sur le ton de la plus exquise politesse :

—Avez-vous votre muselière ?



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
 6 Rue St-Laurent.

Une Recette par Semaine

Par ces temps de grandes chaleurs il est bon de donner la formule d'un bon vin hygiénique qui peut rendre les plus grands services aux ouvriers appelés à travailler en plein soleil. Elle est populaire à Paris, sur les chantiers de l'Exposition où elle a été baptisée, en l'honneur de son inventeur, le Dr Gilles de la Tourette, médecin en chef des travaux, du nom de "Château La Tourette".

Voir sa composition pour $\frac{1}{2}$ gallon d'eau :

- Acide citrique. 50 centig.
- (Glycérine). 50 "
- Teinture de gentiane. . 1 gram.

Un mot du poète Ponchon, qui vit très retiré, comme on sait :

Quelqu'un l'invitait à aller dîner en ville.

—Non, non, résistait Ponchon, je n'irai pas.

—Mais enfin pourquoi ce refus ?

—Je suis très occupé...

—Si pris que cela ?

—Oui, oui... Il y a des jours où je travaille tout le temps...

—Mais les autres jours ?

—Les autres jours, je ne fais rien du tout... Et ça ne me laisse pas une minute !

Et si vrai — oh ! combien vrai !!!

**

On cause à table :

—Oui, Messieurs, dit un vieux commandant, en Pologne, autrefois on faisait huit repas par jour.

—En Pologne ? interrompit un jeune avocat, un pays si célèbre par ses... diètes !

GRAND SUCCÈS

Dans le traitement de la coqueluche, les mères de famille emploieront avec succès le *Baume Rhumal*, recommandé par tous les médecins. Seulement 25 cents.

Dialogue bien féminin :

—Tiens, vous êtes donc reconciliée avec Mlle Philomène ?

—Oui, ma chère ; je ne l'avais pas vue depuis longtemps, et je l'ai trouvée si enlaidie, que, ma foi, je ne me suis plus senti le courage de lui en vouloir.

**

Enseigne copiée à la devanture d'un magasin :

FLEURS

POUR MARIÉES

NATURELLES

et à la main

**

Au dessert :

Le domestique apporte religieusement sur la table une bouteille de Vouvray, recouverte de toiles d'araignées et de poussière.

—Maman, s'écrie le baby, regardant avec étonnement la bouteille poussiéreuse, tu me donneras pas du vin sale !

**

Des pays normands, attablés dans une auberge, causent politique avec animation.

Un des plus bruyants s'interrompt tout à coup, et, changeant de ton :

—Chut ! J'aperçois not' député qui vient par ici ; c'est le moment de retenir sa langue.

—A cause donc ?

—J'ai vu dans le journal qu'il a été nommé rapporteur !

LES FEMMES NE SONT PLUS LES MÈMES

La maladie est devenu plus grave

Les **PILULES ROUGES DU Dr CODERRE** seules peuvent les sauver

C'est avec raison qu'on affirme aujourd'hui que la génération d'aujourd'hui n'est pas aussi forte que celle d'autrefois.

Cette dégénération se rencontre surtout chez les femmes, ceci peut s'expliquer, autrefois elles avaient le grand air de la campagne. Aujourd'hui renfermées dans les villes elles respirent un air corrompu. Elles travaillent durement dans les usines, dans les magasins ou dans les bureaux où leur constitution s'ébranle vite. Les maladies qui leur sont particulières deviennent plus graves par suite de ce travail. Elles sont pâles et faibles, leurs intestins ne sont pas réguliers, leurs périodes mensuelles sont retardataires et douloureuses, elles n'ont pas d'appétit, elles ont toujours mal à la tête, mal aux reins, elles ressentent une dépression nerveuse, la circulation se fait mal, elles dorment mal, les membres leur font mal, elles sont moroses, irritables, elles semblent souffrir de tout le corps.

C'est alors pour les femmes une position douloureuse, elles désespèrent. La maladie amène enfin un dérangement mental, ou la consommation qui les conduit hâtivement au tombeau. Un savant médecin du siècle a consacré sa vie à l'étude de ces maladies et a doté la science des **Pilules Rouges du Dr Coderre**. Ce remède est la grande découverte du jour. Il guérit infailiblement les femmes malades,

il régularise le système. Alors pour elles le travail devient plus doux. Leurs maladies mensuelles ne sont plus douloureuses. Elles redevennent belles et pleines de couleurs en faisant usage des **Pilules Rouges du Dr Coderre**. Madame Odile Bedard qui demeure au No 1230 rue Pleasant, Fall River, Mass., nous dit : "Je suis prête à dire à toutes les femmes que les **Pilules Rouges du Dr Coderre** m'ont guérie de mes maladies qui étaient très graves. Depuis longtemps je ne pouvais plus travailler à cause des faiblesses et des souffrances que j'endurais, j'avais par moments des étourdissements terribles comme si mon sang cessait de circuler. Je souffrais dans tous les membres. J'étais complètement découragée, jusqu'à ce que j'ai commencé à prendre les **Pilules Rouges du Dr Coderre**. Ce sont elles qui m'ont guérie de toutes mes maladies, elles sont certainement sans égales pour les maladies des femmes."

Femmes ou jeunes filles malades les **Pilules Rouges du Dr Coderre** vous garantiront aussi bien qu'elles ont guéri Mme Bedard. Elles vous rendront votre santé, vos forces et vos couleurs.

Les **Pilules Rouges du Dr Coderre** sont en vente partout à 50¢ la boîte ou 5 boîtes pour \$2.50. Les femmes désirant consulter notre spécialiste par lettre voudront bien adresser comme ceci :

Cie Chimique Franco-Américaine,

Département Medical,

MONTRÉAL, QUE.

Boite Postale, 2306.

TRIO DE PROVERBES

De cuir d'autrui largo courroie.

x

Tel chante le vieux coq tel le jeune chantera.

x

Ma peau m'est plus proche que ma chemise.

SANCHO PANÇA

Calinaux et Guibollard, qui sont du même âge, ont conclu un match de longévité.

—J'irai à ton enterrement, mon vieux !

—Allons donc ! c'est moi qui irai au tien ?

—Qu'est-ce que tu veux parier ?

—Un bon déjeuner !

**

Le marquis de Calinaux témoin.

Le doux gâteux rédige le procès-verbal.

"Une rencontre est jugée inévitable. Elle aura lieu demain au pistolet de tir et aux environs de Paris : Deux balles seront échangées sans résultat !"

SAGES ET FOUS



Il y a aura toujours sur terre des sages et des fous et il convient de ranger dans cette dernière catégorie ceux qui, sachant qu'ils vont à la mort, continuent à faire tout ce qu'il faut pour cela. Exemple : les alcooliques. Il n'y a plus pour eux qu'une planche de salut. Qu'ils aillent trouver le Dr Sylvestre, 1240 rue St-Denis, ou Mr J. H. Charles, 513 avenue Laval. Là est le salut.

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10¢

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.

Exposition Provinciale

DE MONTREAL
DU 19 AU 28 AOUT 1897
\$17,000 DE PRIX

Grand Concours d'Animaux

Chevaux, Bestiaux, Moutons, Pores, Volailles

PRIX SPECIAUX POUR BESTIAUX CANADIENS

Splendide déploiement d'Horticulture... Instruments agricoles et Produits des Laiteries... Concert, Musique, le jour et le soir... Course en Ballon, pour le championnat du monde, par les professeurs Leo Stevens et Charles Les-trange, aéronautes... La plus grande série d'at-tractions spéciales qui se soit jamais vue au Canada... "Un verre de nuit d'été"... Le pays des fées" durant le jour... La plus étonnante exposition électrique qui se soit donnée au Canada.

Taux réduits sur toutes les lignes de chemin de fer.

Admission, 25c

Terrain ouvert jusqu'à 10 heures du soir. Pour liste des prix et informations, s'adres-ser à

S. C. STEVENSON,
Gérant et secrétaire.

En soirée chez un pépiniériste, à la Tranchée :

— Ravissante, cette jeune fille ! sa bouche, une corise ; ses joues, deux pommes d'api...

— Oui, mais elle fait un peu trop sa poire !

* *

Aux examens :

Le professeur. — Comprimer c'est rap-cisser ; étendre, c'est agrandir. Ainsi : le froid comprime et la chaleur agrandit. Ces deux phénomènes ne peuvent se produire en même temps sur le même objet.

L'élève. — Je vous demande pardon, Monsieur, il y a des choses qui, plus on les comprime, plus elles s'agran-dissent.

— Ah ! vraiment, nommez une de ces choses ?

— Les dettes, Monsieur !

* *

Au café :

— Garçon un journal !
— Lequel, Monsieur ?
— Le premier venu.
— Monsieur, nous ne le recevons pas.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLBUR

Journal à Nouvelles et . . .
. . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Edition Quotidienne	Edition Hebdomadaire
Un an \$2 00	Un an 60 cents
3 mois 1 00	Six mois 25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS :

NO 75 RUE ST-JACQUES

RÉMINISCENCES

Qu'un soin bien différent me trouble et me [dévore].
RACINE. — *Phèdre*.

Qu'un soin bien différent l'agite et la dévore.
Marie PUECH DE CALAGES. — *Judith*.

Maintenant, je me cherche et ne me trouve [plus].
RACINE. — *Phèdre*.

Il se cherche lui-même et ne se trouve plus.
Marie PUECH DE CALAGES. — *Judith*.

Judith, ou *La Délivrance de Bétulie*, est un Poème en 8 livres (Toulouse, 1660), de Marie Puech de Calages, l'émule de la Française, née près d'Anceins en 1632, morte le 8 octobre 1661.

Et je verrais leurs fronts attachés à la terre.
VOLTAIRE. — *Mahomet*.

N'osent lever leurs fronts à la terre attachés.
RACINE. — *Esther*.

Réponds-moi des soldats, je te réponds des [dieux].
LEMIERRE. — *Céramis*.

Même vers de BERNY. — *Alceste*.

On se voit d'un autre œil que ne voit son [prochain].
LA FONTAINE.

Je te vois d'un autre œil que tu ne te re- [gardes].
CORNEILLE. — *Horace*.

Il parle, et nous voyons leurs trônes mis en [poudre].
J.-B. ROUSSEAU. — *Cantique tiré des Psaumes*.

Il parle, et dans la poudre il les fait tous [rentrer].
RACINE. — *Esther*.

Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui.

J.-B. ROUSSEAU. — *Odes*.

Et les larmes du juste, implorant un appui,
Sont précieuses devant lui.

RACINE. — *Esther*.

O puissant doigt de Dieu, ce sont là de tes [coups].
Alexandrine DE BLESCHAMPS. — *Bathilde*.

Alexandrine de Bleschamps, seconde femme de Lucien Bonaparte, a mis en note de ce vers de *Zaïre*, Tragédie de Voltaire : "L'auteur a laissé, après réflexion, ce vers qui lui était venu à l'esprit par rémi-niscence parce qu'il n'a pu trouver une meilleure exclamation."

LE VIEUX BIBLIOPHILE.

Un juge remettait une cause à la huitaine ; l'avocat sollicitait pour qu'elle fût entendue de suite.

— De quoi s'agit-il donc ? dit le ma-gistrat.

— Monsieur, d'une pièce de vin.

— Oh ! la Cour, en effet, peut aisé-ment *vider* cela.

* *

Un nègre vient d'arriver à la ca-serne pour y faire un service de trois ans.

— Eh bien, lui dit le caporal (abi-neau, tu dois être content, te voilà devenu *bleu* !

* *

HISTOIRE DU JEU

Le poète Rotrou était joueur, et par conséquent exposé à manquer souvent d'argent. Il faisait usage d'un moyen assez singulier pour s'empêcher de dis-siper trop tôt ce qu'il avait. Lorsque les comédiens lui apportaient une somme pour le remercier de quelq'ane de ses pièces, il jetait cet argent sur un tas de fagots, qu'il tenait enfermés. Quand il avait besoin d'argent, il était obligé de secouer les fagots ; la peine que cet exercice lui donnait, lui faisait laisser quelque chose en réserve.

* *

Le diable des nègres est un blanc. Quelle profonde philosophie dans cette singularité, puisque le diable des blancs est noir !

LES LENTILLES

Les opticiens ont bien raison de dire que les lentilles grossissent les objets, affirmait Babylas ; j'en ai man-gé beaucoup ce matin et j'ai le ventre comme un tonneau.

* *

Mon pharmacien en rit encore.

Il a vendu, il y a quelques semaines, deux bouteilles d'une eau quelconque à un de ses clients, atteint de calvitie, avec promesse que cette eau ferait re-pousser ses cheveux.

Or, hier, ledit client revient.

— Vous voyez, dit-il, en ôtant son chapeau, ça ne repousse pas du tout.

— C'est très extraordinaire, répond mon pharmacien. Vous avez employé les deux bouteilles ?

— Certes, et j'hésite, je vous l'avoue, à vous en prendre une troisième. C'est si mauvais à boire !

* *

Au lycée de jeunes filles :

— A quelle époque David tua-t-il le géant Goliath ?

— A l'époque de la Fronde, proba-blement.

* *

Dictons populaires, recueillis en Bretagne, dédiés aux gens de Paris.

Le navire qui n'obéit pas au gouver-nail devra obéir aux écueils.

Jamais une louve n'a fait un mouton.

Pauvreté n'est pas un péché ; mieux vaut cependant la cacher.

La petite fleur tourne parfois, l'amour de jeune fille tourne toujours.

Mieux vaut plein la main d'amour que des richesses plein le four.

La tourterelle fait pitié

Quand elle a perdu sa moitié.

Mario ton fils quand tu voudras et ta fille quand tu pourras.

Homme fort, homme crevé ; — beau nageur, homme noyé ; — bon tireur, homme tué.

Et ce quatrain qu'on entend aux environs de Landivisiau, quelle jolie satire contre l'avarice !

Quand vous seriez de la race du chien

Entrez dans ma maison, si vous avez du bien.

Quand vous seriez de la race du roi,

Si vous n'avez plus rien, passez. Chacun [chez soi].

* *

C'est la fête de l'aïeule qui court sur ses quatre-vingt-douze ans. Les en-fants et petits enfants sont réunis au-tour d'elle.

Tout à coup, Mlle Suzy, une aimable personne de huit ans, saute au cou de la grand'mère, et pour lui dire quelque chose de gentil :

— Tu sais, bonne maman, fait-elle, j'ai vu tout à l'heure dans la rue une vieille femme bien plus laide que toi.

* *

BIZARRERIE DU LANGAGE

Pourquoi dit-on d'un vin qu'il n'est pas *catholique*, précisément quand on le croit *baptisé*.

* *

Edmond About (à un camarade de la *Normale*). — Comment ! tu tra-vailles !

Le camarade. — Oui, comme un nègre.

Edmond About. — Tant pis !

Le camarade. — Comment ! tant pis ? Pourquoi !

Edmond About. — Parce que la so-ciété parisienne ne commence à consi-dérer un homme que lorsqu'il ne tra-vaille plus.

L'arrivée de la classe :

— Et vous, pourquoi n'êtes-vous pas habillé ? Vous croyez que c'est joli un militaire en civil ?

— Mande pardon, sergent, mais le ministre de la Guerre est en redingote.

* *

Un paysan consulte un jeune avo-cat.

— V'la. Si un canard va pondre un œuf dans une ferme, à qui appartient l'œuf ? Au propriétaire de la ferme ou à celui du canard ?

L'avocat, après mûre réflexion :

— L'œuf appartient au propriétaire du canard ?

— Ah ! réplique le paysan, vous êtes bien sûr ?

— Absolument certain.

— Et alors vous avez déjà vu un canard pondre un œuf ?

Tête de l'avocat.

* *

Sur la note d'un hôtelier féroce, en Suisse :

Omelette. 2 fr.

Œufs (pour l'omelette). 1 fr. 50.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou amé-ricains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

Un Plongeon et un Bain

... Dans les eaux pures et coulantes du Laurentien est un des plaisirs dont on jouira durant ces journées de chaleur.

Ouvert depuis 6 h. jusqu'à 10.30 h. dimanche matin.

Département Turc ouvert le jour et la nuit.

Bains Laurentiens

COIN DES RUES CRAIC ET BEAUDRY

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame

Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451

Tél. Bell 2209 ED F. G. DANIEL 2318

Epouser un homme pour le réformer, c'est comme si l'on se mettait les doigts dans le feu pour l'éteindre.

Dr BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS

à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
PRIX MODÉRÉS

EFFET D'OPTIQUE

Un compagnon qui a fait le lundi heurte dans la rue un vieux militaire qui se promène.

— Pourriez pas faire attention ? m'voyez donc pas ?

— Faites excuse, même que je vous vois double !

— Eh bien, alors ?

— Eh bien, je voulais passer entre vous deux !

Cartes

Envoyez-nous 10 cents et vous recevrez 25 BELLES

CARTES DE VISITE imprimées à votre nom ainsi que nos catalogues et listes de primes et nos échantillons de cartes pour 1897-98. Ecrivez de suite car cette offre est limitée. Adressez : W. H. GAGNE, Imprimeur, ST-JUSTIN, Que.

Entendu ce matin, rue Nationale.
— Tiens, ce brave Durand ! Je ne vous savais pas ici.

— Parbleu ! je suis arrivé ce matin.

— Ah ! Et vous venez souvent à Tours ?

— J'y viens à peu près toutes les semaines, passer une quinzaine de jours.

En classe :
— Elève Ledru, voulez vous me dire quels changements se sont produits, depuis deux ans, dans la carto d'Europe ?

— On l'a vernie deux fois, M'sieu !

GOMME du Dr Adam

Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

MAISON DU PEUPLE !

J. A. OUMET

Ci devant GUILMETTE & OUMET

Le magasin par excellence des...

Chaussures à Bon Marché

On ne trouve absolument que là les

SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff. 75c

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIÈRE COMMUNION

Gros et Détail.— Assortiment des plus complets

No 1107 RUE ONTARIO

Maison privée : 1105 RUE ONTARIO

Qu'est-ce qu'une épouse en 1897 — Philosophes, législateurs, grammairiens, répondez.

En parlant de sa femme, un duc du faubourg Saint Germain dit :

— La duchesse.

Un homme à cérémonies dit :

— Madame.

Un homme de bien dit :

— Ma femme.

Un imbécile dit :

— Ma moitié.

Un loustic :

— Mon gouvernement.

Les militaires :

— Mon capitaine.

Les épiciers :

— La patronne.

Les gens de commerce :

— La bourgeoise.

L'homme du peuple :

— Mon meuble ou mon bas de buffet.

Le nom si digne et si doux d'épouse n'est plus employé que par les portiers : c'est dommage.

Et voilà la société moderne, citoyens !

Mlle Lili, à une de ses cousines, qui se dit poitrinaire :
— Toi, poitrinaire ! Mais tu n'en as pas !

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 88



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mlle Maude Jobin, Mlle Ida Allard, F. Wilkins (Montreal, Que.), Alfred Bouchard (Lévis, Qué.), R. Fortier (Berthier en bas, Qué.), Mlle Léda Binet, W. Deschamps (Québec, Que.), Mlle Emma Guay (Sherbrooke Est, Qué.), Hypolithe Thibault (Bridgeport, Conn.), Elzeard Desrosiers (Brunswick, Me.), Léon Trépanier (Fall River, Mass.), Mlle Marie St. Hilaire, Mlle Clara Savoie (Lewiston, Me.), Mlle Léuzina St. Hilaire (Lowell, Mass.), J. M. Dossat, Alex. Derbes, Joseph Derbes, François G. Leclerc (Nouvelle-Orléans, La), Paul Barbault (South Gardner, Mass.), Archille Gosselin (Somersworth, N.H.), J. E. Bernier (Templeton, Mass.), Mlle Marie Leclerc (Woonsocket, R.I.), Julien Desnoyers (Watfield, Vt.), D. Dumont (Lewiston, Me.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : F. Wilkins, St. Charles Borromées (Montreal, Que.), Mlle Léda Binet (Québec, Que.), Mlle Clara Savoie, 135 Oxford (Lewiston, Me.), Paul Barbault (South Gardner, Mass.), J. E. Bernier (Templeton, Mass.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

NOUVEAUX PRIX

DES

Bicycles Columbia

LES "STANDARD" DU MONDE ENTIER

COLUMBIA 1897 Le meilleur bicycle existant.	Réduit à	\$90
COLUMBIA 1896 Deuxième après le modèle 1897.	Réduit à	72
HARTFORD 1897 Egal à beaucoup de bicycles.	Réduit à	60
HARTFORD Modèle 17c 2.	Réduit à	55
HARTFORD Modèle 17c 1.	Réduit à	50
HARTFORD Modèles 17c 3 et 4.	Réduit à	37

Rien sur le marché n'approche de la valeur de ces bicycles à leurs anciens prix ; que sont-ils donc maintenant ?

POPE MFG CO., HARTFORD, CONN.

Catalogue gratis de n'importe quel agent des "Columbia"; par la maille, pour un timbre de 2 centimes.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou épuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupule, Fluxions Blanches, Vapours, Enervations, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urino, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

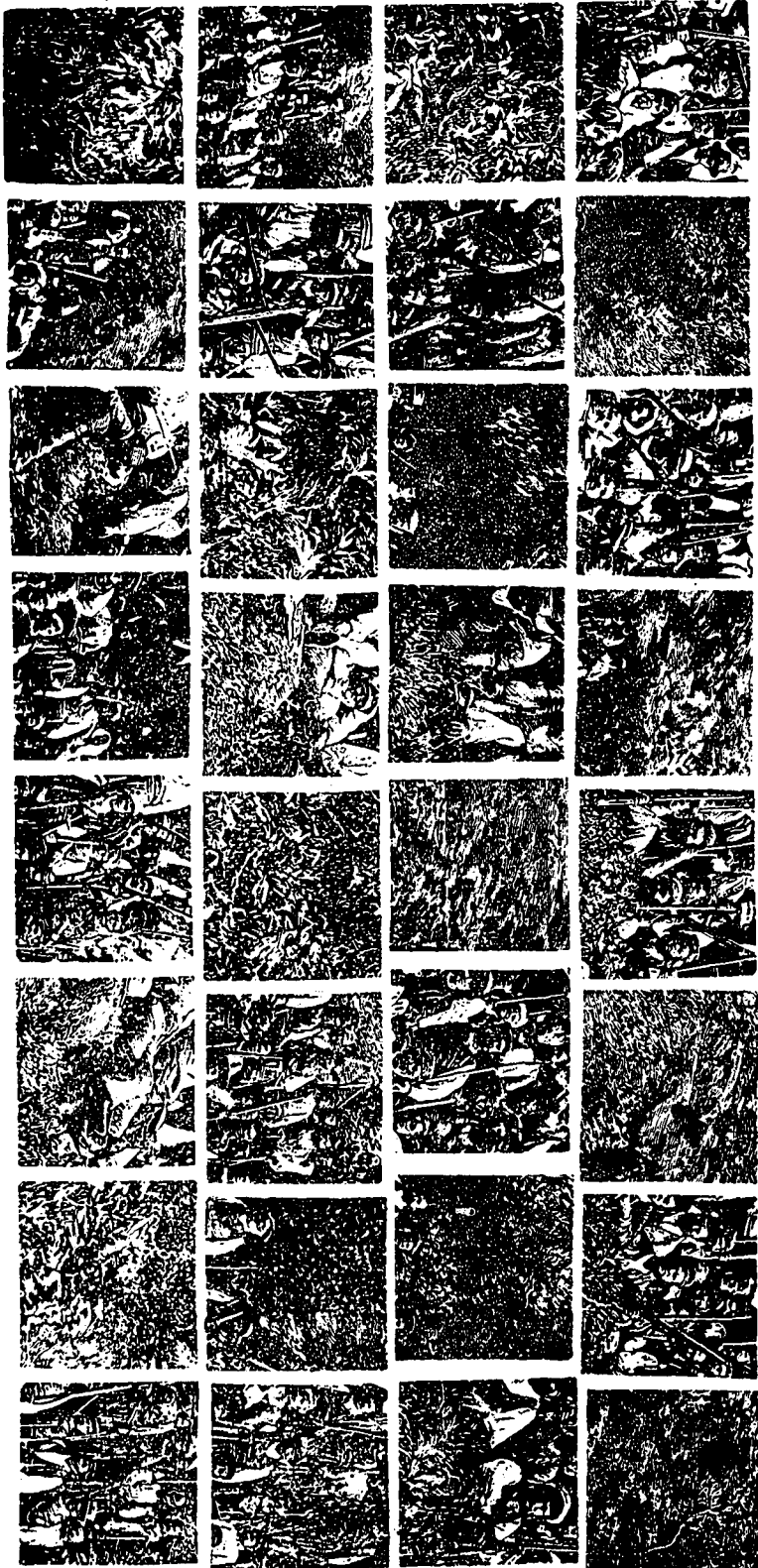
Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

Raisonnez sur toutes choses avec le même souci des règles que le mathématicien, et vous raisonnerez juste. — DESCARTES.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 90



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les carrés et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: UN GROUPE D'INSUAGES CRÉTOIS.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 12 août, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ **SIROP**
AUX **DU**
ENFANTS **D^r CODERRE**



POUR
GUERISON
CERTAINE
DE TOUTES
Affections
biliennes,
Torpeur du
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac. oct. 18-94

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

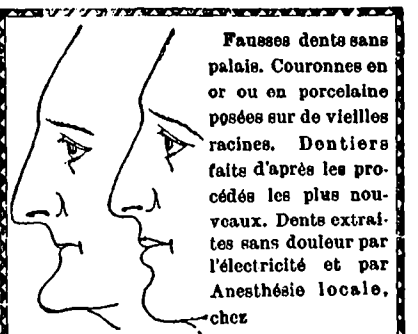


RESTAURANT PARISIEN
(LA MAISON BLANCHE)

Table d'Hôte, 25c, de midi à trois heures. A la carte jusqu'à minuit. Cuisine bourgeoise.

COIN DES RUES
St-Jacques et St-Lambert

Entrée privée Côte St-Lambert.
Spécialité de Vins Importés.



Faussez dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.